BIBLIOTHÈQUE VERTE Série

LE RETOUR DE TARZAN

Edgar Rice Burroughs

Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/sonoftarzan0000unse_w2g5

Edgar Rice Burroughs

Le retour de Tarzan

Edgar Rice Burroughs

Le retour de Tarzan

Adapté de l'américain par Marianne Costa
Illustrations de Laverdet

HACHETTE Jeunesse

SÉRIE *TARZAN* DANS LA BIBLIOTHÈQUE VERTE

Tarzan des Grands Singes
Le fils de Tarzan
Le retour de Tarzan
Tarzan parmi les fauves (à paraître)
Tarzan et les joyaux d'Opar (à paraître)

TEXTE ABRÉGÉ POUR LA BIBLIOTHÈQUE VERTE

L'édition originale de cet ouvrage
a paru en langue américaine
sous le titre

THE RETURN OF TARZAN

© Street and Smith, 1913
© Edgar Rice Burroughs, Inc, 1993, pour les illustrations, la couverture et la traduction de la présente édition.

Hachette, 79, Boulevard Saint-Germain, 75006 Paris

1

Incidents sur le paquebot

« Magnifique ! soupira la comtesse de Coude.

— Pardon ? fit le comte en se tournant vers sa jeune épouse. Qu'est-ce qui est magnifique, ma chérie ?

— Oh !... Rien, je pensais à ces gratte-ciel de New York... »

Une rougeur furtive apparut sur les joues de la comtesse.

« On s'ennuie à mourir sur ce paquebot, reprit le comte. Je m'en vais chercher des partenaires aussi désœuvrés que moi pour jouer aux cartes. Vous ne m'en voudrez pas, Olga ?

— Non, mon ami. Allez vous distraire si vous le pouvez... »

Après le départ de son mari, Olga de Coude ne put s'empêcher de laisser son regard s'égarer, une fois encore, vers l'homme qui avait suscité son admiration involontaire. De haute taille, jeune et remarquablement beau, il reposait nonchalamment sur une chaise longue.

Lorsqu'il se leva à son tour pour quitter le pont, la jeune femme interrogea un steward qui passait :

« Qui est ce monsieur ?

— Il s'est inscrit sous le nom de M. Tarzan, d'Afrique. »

Ce titre laissa la comtesse rêveuse. Décidément, l'inconnu avait excité sa curiosité.

Cependant, Tarzan, inconscient de l'intérêt qu'il suscitait, se dirigeait vers le bar.

Il n'était pas d'humeur à lier conversation, aussi s'installa-t-il un peu à l'écart des joueurs pour songer tout à son aise aux événements qui avaient marqué ces dernières semaines[1].

Avait-il bien agi en renonçant tout à la fois à ses terres, à son titre et à la femme qu'il aimait ?

Les dés étaient jetés, Jane Porter allait épouser William Cecil Clayton, héritier du titre de Lord Greystoke, et le sacrifice de Tarzan leur assurerait, avec ce mariage, la fortune et la position sans lesquelles il était impossible de vivre parmi les hommes...

1. Voir *Tarzan des Grands Singes*, dans la même collection.

Oui, certes, il avait bien agi. Le bonheur de Jane n'avait pas de prix.

Pour chasser la nostalgie, Tarzan essaya d'imaginer ce que serait son retour en Afrique. Les habitants de la jungle lui feraient-ils bon accueil ? Son seul ami était Tantor l'éléphant. Tous les autres animaux le combattraient ou le fuiraient comme par le passé, et même les singes de sa tribu le rejetteraient...

La civilisation n'avait pas apporté grand-chose au Seigneur des Singes, mais elle lui avait appris à rechercher la compagnie de ses semblables. Désormais, il ne concevait plus un monde sans amis. Aussi l'avenir qu'il s'était choisi lui apparaissait-il sous des couleurs peu riantes.

Tout en suivant le cours de ces sombres pensées, ses yeux tombèrent sur un miroir posé de biais, qui reflétait la table des joueurs de cartes.

Un nouveau participant venait de s'y asseoir, juste en face d'un homme d'une quarantaine d'années que Tarzan reconnut comme étant le comte Raoul de Coude : un steward empressé lui avait signalé la présence à bord de ce personnage éminent, haut fonctionnaire français du ministère de la Guerre.

Soudain, l'homme-singe tressaillit : un personnage au faciès sournois venait de se poster derrière le comte, silencieux et furtif comme

un serpent, regardant tout autour de lui comme quelqu'un qui s'apprête à commettre une mauvaise action. Il ne surprit pas le reflet, dans la glace, des yeux gris qui l'observaient.

Plongeant la main dans sa poche, il en sortit un objet que Tarzan ne put voir. Avec d'infinies précautions, il pivota pour se rapprocher du comte et lui glisser dans la poche ce qu'il tenait à la main.

La partie de cartes continua pendant une dizaine de minutes. Raoul de Coude gagnait, aux dépens du joueur qui venait d'entrer dans la partie, quand, sur un signe de tête de son complice, le perdant se leva et pointa sur le comte un doigt accusateur.

« Si j'avais su que ce monsieur était un tricheur professionnel, j'aurais refusé d'entrer dans la partie ! » s'exclama-t-il.

Aussitôt, le comte et les deux autres joueurs se dressèrent. De Coude était blême.

« Qu'est-ce que vous insinuez ? Savez-vous au moins à qui vous avez affaire ? s'écria-t-il.

— A un tricheur ! »

Avant que ses partenaires n'aient eu le temps de s'interposer, le comte se pencha au-dessus de la table et gifla son accusateur.

« Il doit y avoir une erreur ! s'exclama l'un des joueurs. Monsieur est le comte de Coude, de Paris...

— Si je me suis trompé, je lui présenterai

volontiers mes excuses. Mais avant toute chose, j'aimerais que M. le comte s'explique sur les cartes que je l'ai vu glisser dans sa poche. »

Pendant cette conversation, le manipulateur que Tarzan avait repéré s'éclipsa discrètement et gagna la porte. Mais au moment où il allait sortir, la haute silhouette d'un athlète aux yeux gris lui barra le passage.

« Pardon ! fit-il d'un ton impatient, cherchant à esquiver l'obstacle.

— Attendez un peu, répliqua Tarzan.

— Mais enfin, je ne comprends pas ! Laissez-moi passer, monsieur, ou...

— Attendez donc. Je crois bien que vous avez quelques éclaircissements à fournir dans cette affaire... »

Se voyant démasqué, le manipulateur, fou de rage, laissa échapper un juron et se jeta sur Tarzan pour le pousser. Un sourire se dessina sur le visage de l'homme-singe. Saisissant son agresseur par le col, il lui fit faire demi-tour et le reconduisit à la table sans se soucier de ses insultes ni de ses mouvements désordonnés.

Tel fut le premier contact de Nikolas Rokoff avec la musculature puissante qui avait vaincu Numa le lion et Terkoz l'anthropoïde...

L'homme qui avait accusé de Coude, ainsi que les deux autres joueurs, étaient debout autour de la table. Leur altercation avait ras-

semblé bon nombre de curieux, et tous attendaient le dénouement.

« Cet homme déraisonne, déclara le comte. Messieurs, je prie l'un d'entre vous de me fouiller.

— Cette accusation est ridicule ! s'exclama l'un des joueurs.

— Il suffit de lui glisser la main dans la poche et vous verrez que j'ai raison, insista l'accusateur. Si personne ne se décide, je le ferai moi-même !

— Il n'en est pas question ! protesta le comte. Je ne me livrerai qu'aux mains d'un gentleman.

— Il ne sera pas nécessaire de fouiller le comte, intervint une voix forte et bien timbrée. Les cartes sont dans sa poche, et je peux vous dire qui les y a mises. »

D'un seul mouvement, tous se tournèrent vers ce nouveau venu qui tenait par le col un prisonnier récalcitrant.

« Mais c'est une conspiration ! s'exclama de Coude. Il n'y a pas de cartes dans ma poche ! »

Joignant le geste à la parole, il plongea la main dans sa poche... Et, livide, en retira trois cartes.

« C'est en effet une conspiration, monsieur. »

Dans le silence général, la voix du jeune inconnu s'élevait de nouveau.

« Messieurs, reprit-il, le comte ignorait que ces cartes se trouvaient dans sa poche. Elles y ont été mises à son insu, pendant qu'il jouait. J'ai tout vu dans ce miroir, et j'ai intercepté l'individu que voici au moment où il tentait de s'enfuir. »

Raoul de Coude jeta un coup d'œil au coupable.

« Mon Dieu, Nikolas ! s'exclama-t-il. C'était vous ? »

Puis, se tournant vers celui qui l'avait accusé, il le fixa avec une intensité redoublée.

« Pauvlitch ! Je ne vous avais pas reconnu sans votre barbe. Bien sûr, tout est clair...

— Qu'allons-nous faire d'eux ? s'enquit Tarzan. Les livrer au capitaine ?

— Non, repartit le comte avec empressement. C'est une affaire privée, je vous serais reconnaissant de l'oublier tout à fait. Laissons-les aller. »

Tarzan libéra Rokoff qui, avant de rejoindre son complice, lui murmura avec haine :

« Vous regretterez de vous être mêlé de ça... »

Cependant, de Coude se confondait en remerciements.

« Vous m'avez lavé d'une injuste accusation. Je vous dois une reconnaissance éternelle. Permettez-moi de vous remettre ma carte et d'espérer pouvoir un jour vous être utile à mon tour. »

Tarzan accepta sa carte en souriant et lui tendit la sienne.

« Jean C. Tarzan, lut le comte à haute voix. Eh bien, monsieur Tarzan, vous venez de vous faire deux ennemis de la pire espèce. J'espère que vous n'aurez pas à le regretter.

— J'ai connu des ennemis autrement plus effrayants, cher comte, rétorqua Tarzan en souriant. Ces deux-là ne me font pas peur. »

Le soir même, en rentrant dans sa cabine, Tarzan trouva un message glissé sous la porte.

« Vous n'avez sans doute pas réalisé la gravité de l'offense que vous m'avez faite. Je veux bien croire que vous n'avez agi que par ignorance, sans intention de m'offenser. C'est pourquoi, dans ma bienveillance, je suis prêt à accepter vos excuses et la promesse que vous me ferez de ne plus vous mêler de mes affaires. A cette condition, j'accepterai d'oublier toute l'affaire. Sinon...

« Mais je suis sûr que vous suivrez mon conseil sans hésiter.

Bien à vous
Nikolas ROKOFF. »

Avec un sourire amusé, Tarzan froissa le message et se mit au lit.

La journée du lendemain s'écoula sans encombres, mais en début de soirée, Tarzan surprit les deux acolytes sur le pont désert, en

compagnie d'une jeune femme inconnue. Pressentant le danger, il se posta à quelque distance du trio.

La jeune femme, le visage dissimulé sous une épaisse voilette, semblait en mauvaise posture : Rokoff la serrait de près, l'apostrophant dans une langue aux consonances rauques, inconnue de Tarzan. Soudain, il la saisit par le poignet, comme s'il voulait lui arracher une promesse par la force.

Mais à peine avait-il esquissé ce geste qu'une poigne d'acier s'abattit sur son épaule, le forçant à lâcher prise. Dans une brusque volte-face, Nikolas Rokoff se retrouva nez à nez avec son ennemi de la veille.

« Sapristi ! éructa-t-il. Encore vous !

— Voici la réponse à votre message, M. Rokoff ! dit Tarzan en l'envoyant rouler contre le bastingage.

— Nom de nom ! Espèce de porc, vous le paierez de votre vie ! » cria le Russe.

D'un bond, il se redressa et tenta de saisir son revolver. La jeune femme recula, terrifiée.

« Nikolas, non ! s'écria-t-elle. Fuyez, monsieur, fuyez vite, ou il vous tuera. »

Mais Tarzan, insensible à ces cris, marchait droit sur Rokoff.

« Vous êtes ridicule », lança-t-il.

Rokoff, fou de rage et d'humiliation, avait enfin réussi à sortir son revolver. Mais lorsqu'il

appuya sur la détente, seul un petit déclic lui répondit. Le barillet était vide.

L'instant d'après, d'un coup de poing bien appliqué, Tarzan faisait voler l'arme par-dessus bord.

Les deux hommes se faisaient face. Rokoff reprit son sang-froid et parla le premier :

« Voilà deux fois que vous venez vous mêler de mes affaires. La première fois, j'ai cru bon de vous laisser une chance, mais cette fois, vous allez apprendre qui est Nikolas Rokoff !

— Je le sais déjà, répliqua Tarzan. Vous êtes un lâche doublé d'une canaille. »

Et il se tourna vers la jeune femme pour lui porter secours, mais celle-ci avait disparu. Alors, sans un regard vers Rokoff et Pauvlitch, il reprit sa promenade sur le pont.

Qui pouvait bien être cette mystérieuse jeune femme ? Tarzan n'avait pour lui qu'un indice : une bague, aperçue au moment où Rokoff lui saisissait la main. Sans doute pourrait-il la reconnaître en observant les mains de toutes les passagères...

Il s'installa dans une chaise longue, méditant sur la cruauté des hommes. Depuis le jour où un guerrier kalonga avait transpercé de sa lance le corps de Kala la guenon, qu'il considérait comme sa mère, Tarzan avait eu maintes occasions de juger ses semblables.

« Ils se valent tous, songea-t-il. Leur monde est stupide et cruel, j'ai été fou de renoncer à

ma vie dans la jungle pour venir me mêler à eux. »

Mais soudain, son instinct l'avertit qu'on l'observait.

Prompt comme l'éclair, il se retourna et rencontra le regard d'une jeune femme, assise non loin de lui, qui aussitôt baissa la tête en rougissant. Tarzan se reprocha intérieurement son manque de galanterie, mais lorsque la jeune femme se leva, il ne put se défendre de l'observer.

Elle était jeune, élégante et jolie, et quelque chose en elle lui semblait familier... Lorsque, consciente d'être observée, elle porta — dans un geste typiquement féminin — la main à son chignon de boucles noires, Tarzan aperçut la bague qui l'avait frappé tout à l'heure.

Ainsi, cette belle inconnue était la femme que Rokoff persécutait. Mais quelles relations une femme aussi charmante pouvait-elle entretenir avec ce Russe brutal et barbu ?

Ce soir-là, après dîner, Tarzan s'attarda sur le pont avant du bateau et conversa quelques instants avec le second. Lorsque celui-ci fut parti, il demeura à contempler le reflet de la lune sur les flots.

Soudain, il distingua la silhouette de deux promeneurs qui s'avançaient, et reconnut la voix familière de Rokoff.

Alerté, Tarzan se dissimula dans l'ombre. Les

derniers mots qu'il surprit éveillèrent son inquiétude et sa curiosité :

« Et si elle crie, n'hésitez pas à l'étrangler... »

Les deux malfaiteurs se dirigeaient vers les cabines de première classe. Tarzan, dissimulé à l'angle de la coursive, les vit s'arrêter devant une porte de chêne verni.

Ils frappèrent et une voix de femme demanda en français :

« Qui est là ?

— C'est moi, Nikolas. Je peux entrer ?

— Quand cesseras-tu de me persécuter ? répondit la voix derrière la porte. Je ne t'ai rien fait, pourtant...

— Allons, Olga, je ne te veux pas de mal. Il faut seulement que je te parle, je n'entrerai même pas. Mais je ne peux tout de même pas continuer à crier à travers la porte ! »

Un léger déclic indiqua à Tarzan que la femme avait ouvert la porte. Il ne perçut pas la conversation qui suivit, mais soudain un cri s'éleva :

« Non, Nikolas, c'est inutile, je ne céderai pas. Va-t'en.

— Tu le regretteras ! » siffla Rokoff.

Et, sur un signe de lui, Pauvlitch bondit dans la cabine à sa suite. Tarzan entendit la porte claquer, puis le déclic du loquet. Quelques instants plus tard, un hurlement s'éleva, accompagné de piétinements sourds.

Aussitôt, Tarzan bondit dans la coursive, se

précipita sur la porte de chêne et l'enfonça d'un coup d'épaule.

Il trouva Pauvlitch penché sur sa victime, les mains serrées autour de son cou. Saisi d'étonnement, le malfaiteur lâcha la jeune femme qui lui échappa pour se pelotonner sur le lit, le visage défait.

Tarzan reconnut, sans erreur possible, l'inconnue à la bague.

« Que signifie cette agression ? » demanda-t-il durement à Rokoff, qu'il considérait comme l'instigateur de toute l'affaire.

Le Russe, furieux, ne répondit pas.

« Sonnez, madame, reprit Tarzan. Il faut prévenir les autorités du bord. Cette affaire n'a que trop duré.

— Non, je vous en prie ! s'exclama-t-elle en bondissant de sa couche. C'est une querelle personnelle, je l'ai poussé à bout et il a perdu la tête, voilà tout.

— Vous ne voulez donc pas que je fasse quoi que ce soit ? Ces deux brutes continueront à vous persécuter... »

Un sourire malveillant se dessina sur la face de Rokoff. Tarzan, touché par le ton suppliant de la jeune femme, ne savait que faire.

« Très bien, trancha-t-il, j'agirai de mon propre chef. Vous, poursuivit-il en s'adressant à Rokoff, je vous aurai à l'œil jusqu'à la fin de la traversée, ainsi que votre complice. Si l'un de

vous deux s'attaque encore à madame, il aura affaire à moi ! Et maintenant, hors d'ici. »

Joignant le geste à la parole, il jeta les deux individus hors de la cabine à coups de pied. Puis, se tournant vers la jeune femme stupéfaite :

« Quant à vous, madame, prévenez-moi s'ils se remettent à vous tourner autour. J'ai déjà eu affaire à ces deux individus, pas plus tard qu'hier...

— C'est donc vous qui avez innocenté mon mari lors de cette partie de cartes ? Vous seriez ce M. Tarzan dont il m'a vanté la force et le courage...

— Pour vous servir, madame. Et si je comprends bien, vous êtes...

— La comtesse Olga de Coude, épouse du comte Raoul. Nous vous sommes doublement obligés, cher monsieur... Comment pourrais-je vous remercier ?

— Je suis amplement récompensé de savoir que j'ai rendu service à l'épouse du comte, répliqua galamment le Seigneur des Singes.

— Je vous en prie, dit Olga avec un sourire charmant. N'ajoutez pas à ma dette. »

Tarzan ne rencontra plus le comte ni la comtesse jusqu'au Havre, terme du voyage. Tel était sans doute le sort de ces amitiés étranges qui se nouent et se dénouent le temps d'une traversée...

2

Ce qui se passa dans la rue Maule

En arrivant à Paris, Tarzan se rendit aussitôt chez son vieil ami d'Arnot. L'officier de marine lui reprocha vivement de vouloir renoncer au titre et aux terres qui lui revenaient de droit après la mort de son père.

« Vous êtes fou, mon ami, disait d'Arnot. On n'abandonne pas ainsi la fortune et la position qui sont les vôtres. Voulez-vous devenir un vagabond sans un sou et sans nom ?

— Le nom de Tarzan me suffit amplement. Et quant à demeurer sans le sou... Je n'en ai pas l'intention. Je compte sur vous pour m'aider à trouver du travail.

— Mais je plaisantais ! Je vous ai déjà dit que la moitié de ma fortune était à vous. Ma dette à

votre égard est inestimable : comment pourrais-je vous rendre ce que vous avez fait pour moi en Afrique ? Vous m'avez sauvé la vie à plusieurs reprises...

— Allons, répliqua Tarzan en riant, ne discutons plus d'argent. Puisqu'il en faut pour vivre, je préférerais le gagner moi-même, cela me donnera quelque chose à faire. Si vous voulez me prouver votre amitié, trouvez-moi un emploi : l'inactivité me tue. Quant à mon titre, il est en de bonnes mains. Clayton fera un meilleur Lord Greystoke que moi, qui suis né dans la jungle. Dès que je me mets en colère, j'oublie tout de la civilisation, je vois rouge et je redeviens sauvage. Et comment aurais-je pu priver la femme que j'aime de la fortune et de la position que son mariage devait lui apporter ?

— Je vous comprends, mon ami, mais il se peut qu'un jour vous souhaitiez faire valoir vos droits. Ce ne sera peut-être plus possible : seuls le professeur Porter et M. Philander peuvent témoigner que le petit squelette trouvé auprès de vos parents était celui d'un bébé anthropoïde, et non le vôtre. Cette preuve est décisive, et les deux témoins sont âgés. Et il y a autre chose : si Jane Porter savait la vérité, qui vous dit qu'elle n'aurait pas renoncé à Clayton pour vous épouser ?

— Vous ne la connaissez pas, dit Tarzan en

hochant la tête. Si Clayton se trouvait en difficulté, elle n'en serait que plus attachée à lui. C'est une fille du Sud, elle est loyale. »

Tarzan passa les deux semaines qui suivirent à renouer connaissance avec Paris. Un soir, alors qu'il se rendait à un spectacle de music-hall, il crut reconnaître, l'espace d'un instant, un regard noir posé sur lui. Mais aussitôt l'homme disparut, happé par la foule.

L'homme-singe conserva un sentiment de malaise. Son instinct et son habitude de la jungle lui disaient qu'il avait été observé pendant un moment, et il ne parvenait pas à se rappeler où il avait déjà vu ces yeux-là.

Lorsqu'il sortit du spectacle, il ne pensait déjà plus à cette affaire. Il ne remarqua pas les deux silhouettes furtives qui s'enfonçaient dans l'ombre d'une porte cochère au moment où il sortait du hall brillamment éclairé.

A son insu, il avait été suivi et surveillé ainsi depuis deux semaines, d'un lieu public à un autre, mais ceux qui l'épiaient ne l'avaient presque jamais trouvé seul comme ce soir...

Pour rentrer chez lui, Tarzan emprunta, comme d'habitude, la petite rue Maule. Il préférait ce passage sombre et étroit qui lui rappelait sa jungle natale, aux grands boulevards pleins de bruit et d'animation.

Mais il avait à peine fait quelques mètres dans

l'obscurité épaisse, entre les taudis qui bordaient la rue, qu'il entendit un cri dans l'immeuble d'en face. C'était la voix d'une femme.

Avant même que le cri ne s'évanouisse, Tarzan avait bondi dans l'escalier. Au troisième étage, il trouva un couloir sombre au bout duquel, par une porte entrebâillée, un second cri retentit.

L'instant d'après, il entrait dans une pièce mal éclairée où se trouvaient rassemblés une dizaine d'individus au faciès peu engageant.

Une femme d'une trentaine d'années, au visage fané par une vie de dissipation, se tenait contre le mur, une main sur la gorge.

« Au secours, murmura-t-elle en voyant entrer l'homme-singe. Ils ont voulu me tuer. »

Tarzan s'étonna que les criminels n'aient pas cherché à s'enfuir. Mais une autre chose le surprit plus encore. Une silhouette furtive quittait la pièce, à demi dissimulée par la pénombre... Nikolas Rokoff !

Il se retourna brusquement et surprit un colosse qui s'avançait vers lui sur la pointe des pieds, brandissant un énorme gourdin. De toutes parts les assaillants, se voyant découverts, se ruèrent sur lui, les uns armés de couteaux, les autres de chaises.

L'homme au gourdin voulut abattre son arme sur la tête de l'homme-singe mais Tarzan,

l'esquivant, lui décocha un terrible coup au menton qui l'envoya rouler sans connaissance sur le sol. Puis il se tourna vers les autres.

La joie du combat et le goût du sang s'emparaient de lui, brisant le mince vernis de civilisation qu'il avait acquis en deux ans. Les dix malfaiteurs se trouvaient enfermés dans cette petite pièce avec un véritable fauve aux muscles d'acier, prêt à les réduire en pièces.

Au bout du couloir, Rokoff attendait l'issue de la bataille. Il voulait être sûr de voir Tarzan mort, mais sa lâcheté l'empêchait d'assister à la scène.

La femme, elle, n'avait pas bougé, mais son visage avait subi quelques changements depuis tout à l'heure, passant de la détresse feinte à la ruse, à la surprise puis à l'horreur quand Tarzan s'était attaqué à ses assaillants.

« Mon Dieu ! cria-t-elle, cet homme est une bête féroce ! »

Car Tarzan n'avait pas hésité à planter les dents dans la gorge de son ennemi, comme il avait appris à le faire en combattant les grands singes de la tribu de Kerchak.

Il était partout à la fois, bondissant d'un coin à l'autre de la pièce comme une panthère, frappant, tordant le poignet de l'un, brisant le bras de l'autre.

Les hommes s'enfuyaient en hurlant de douleur. Avant même de les voir sortir, titubants et

ensanglantés, Rokoff s'était éclipsé, comprenant que Tarzan ne mourrait pas cette nuit. Il s'était donc précipité dans un café pour appeler la police et prévenir qu'un fou dangereux était en train de commettre un meurtre au 27, rue Maule.

Quand les agents arrivèrent, ils trouvèrent trois hommes gémissant sur le sol, une femme terrorisée gisant sur un grabat, le visage dans les mains, et un jeune homme d'apparence élégante qui les attendait, croyant voir arriver du renfort.

Mais ce qu'ils ne savaient pas, c'est que derrière l'apparence correcte de ce dernier se cachait un fauve, qui les observait sous ses paupières mi-closes.

L'odeur du sang versé avait rendu à Tarzan toute la violence primitive de sa jungle natale ; il était comme un lion aux abois, cerné par les chasseurs, prêt à bondir si on l'attaquait.

« Qu'est-ce qui s'est passé ? » demanda un sergent de ville.

Tarzan exposa brièvement les faits. Mais lorsqu'il se tourna vers la femme, attendant une confirmation de sa part, il fut atterré par sa réaction.

« Il ment ! hurla-t-elle. C'est lui qui est venu dans ma chambre, avec les intentions que vous imaginez. Je l'ai repoussé et il a voulu me tuer, alors j'ai crié, ces hommes sont venus me secou-

rir... C'est un démon, messieurs les agents, il a massacré dix hommes à mains nues ! »

Tarzan, stupéfait par tant de duplicité, demeura sans voix. Quant aux sergents de ville, ils avaient déjà eu affaire à cette femme et à sa bande, et ces affirmations leur paraissaient douteuses. En l'absence de preuves, ils décidèrent d'arrêter tout le monde et de laisser à ceux dont c'était le métier le soin de trancher.

Mais ils s'aperçurent vite que ce jeune homme bien mis ne se laisserait pas arrêter si facilement.

« Je n'ai rien fait, dit-il d'un ton calme, sinon me défendre. Je ne sais pas pourquoi cette femme ment, ni ce qu'elle peut avoir contre moi. Je ne l'avais jamais vue avant d'entrer dans cette pièce.

— Allons, venez, l'interrompit un agent. Vous raconterez ça au commissaire. »

Et il s'avança pour mettre la main sur l'épaule de Tarzan. L'instant d'après, il roulait sur le sol. Ses collègues venus en renfort subirent le même sort que les malfaiteurs de tout à l'heure. L'homme-singe les mit si rapidement hors de combat qu'ils n'eurent même pas le temps de sortir leur revolver...

Pendant ce bref combat, Tarzan avait remarqué, par la fenêtre ouverte, un tronc d'arbre ou un poteau télégraphique, il ne savait au juste. Au moment où le dernier sergent de ville roula

au tapis, l'un de ses collègues, ayant recouvré ses esprits, sortit son revolver et visa l'assaillant.

Le premier tir manqua Tarzan de peu. Sans attendre le second, l'homme-singe sauta par la fenêtre.

Lorsque les agents arrivèrent dans la rue, leur prisonnier avait disparu. Quant à la femme et aux trois blessés qui étaient restés dans la pièce, ils les traînèrent au commissariat sans beaucoup d'égards, furieux et humiliés qu'ils étaient.

Le sergent de ville resté en faction dans la rue n'avait vu personne sauter du troisième étage. Car Tarzan, averti par son instinct, n'avait pas sauté tout de suite. Cramponné au poteau, il avait vu l'homme qui l'attendait en bas, et au lieu de descendre, il s'était mis à grimper.

Le poteau atteignait la hauteur du toit d'en face. Ce fut un jeu d'enfant, pour ses muscles rompus aux exercices de la jungle, de franchir la distance d'un bond.

Il avança ainsi sur les toits, d'une maison à l'autre, et finit par trouver un autre poteau grâce auquel il redescendit à un carrefour. Pressant le pas, il entra dans un petit café, où il fit une toilette sommaire pour effacer toute trace de sa fuite sur les toits.

Puis il se mit tranquillement en route pour rentrer chez lui.

Alors qu'il traversait un boulevard très

éclairé, une limousine qui passait le força à s'arrêter sous un lampadaire. La voiture ralentit et il entendit une voix de femme qui prononçait son nom. Levant les yeux, il rencontra le regard rieur d'Olga de Coude, penchée à la vitre arrière.

Il s'inclina pour répondre à son salut, mais déjà la voiture disparaissait dans la nuit.

« Rokoff et la comtesse de Coude dans la même soirée... se dit-il. Après tout, Paris n'est pas si grand. »

3

La comtesse parle

« Votre Paris est plus dangereux que ma jungle sauvage, Paul ! conclut Tarzan en narrant ses aventures à son ami le lendemain matin. Mais pourquoi m'ont-ils attiré là ? Avaient-ils faim ? »

Paul d'Arnot feignit un frisson d'épouvante et éclata de rire.

« Il est difficile d'abandonner vos vieilles habitudes pour raisonner comme un homme civilisé, n'est-ce pas ?

— La civilisation, parlons-en ! rétorqua Tarzan. Dans la jungle, on ne tue que pour manger ou pour survivre, en accord avec les grandes lois de la nature. Mais l'homme "civilisé" est plus cruel qu'un fauve lorsqu'il fait appel à un

sentiment aussi noble que la solidarité humaine, pour attirer sa victime à lui. Sans doute Rokoff m'avait-il fait suivre. Il savait que j'empruntais souvent la rue Maule pour rentrer chez moi. Son plan était bien préparé...

— Eh bien, déclara d'Arnot, cela vous aura au moins appris une chose : il faut éviter la rue Maule après la tombée de la nuit.

— Au contraire ! répliqua Tarzan dans un sourire. Je demeure convaincu que c'est la rue la plus intéressante de tout Paris, et je ne manquerai pas d'y repasser, car j'y ai trouvé un sujet d'amusement, pour la première fois depuis mon départ d'Afrique.

— Ne soyez pas imprudent. Vous oubliez que la police vous recherche, et que tôt ou tard elle pourrait vous mettre derrière les barreaux.

— Personne n'enfermera Tarzan, Seigneur des Singes, derrière des barreaux. »

Le ton menaçant de son ami alerta d'Arnot.

« Il vous reste beaucoup à apprendre. La loi des hommes mérite votre respect, que cela vous plaise ou non. Si vous persistez à défier la police, il ne vous arrivera que des ennuis. Je vais vous emmener au commissariat et vous expliquerez tout aux autorités. Il faudra vous soumettre à leur jugement. Venez. »

Une demi-heure plus tard, ils entraient au commissariat. Lorsque d'Arnot eut terminé le

récit des aventures de la veille, le commissaire fit la grimace et appela son secrétaire.

« Joubon, allez me chercher ces agents », dit-il en lui tendant une feuille de papier.

Puis il se tourna vers Tarzan.

« Monsieur, vous vous êtes rendu coupable d'un délit grave. Sans l'intervention de votre ami, vous auriez été passible du tribunal. Mais je vais faire pour vous quelque chose d'inhabituel : les agents que vous avez attaqués la nuit dernière écouteront le récit du lieutenant de vaisseau d'Arnot, et ils décideront si vous devez être poursuivi ou non. Ces hommes n'ont fait que leur devoir en voulant vous appréhender, ils ont été mortifiés de se voir battus par un homme seul et sans arme. Aidez-les à surmonter cette honte : vous m'avez l'air d'un homme honnête et généreux. »

Quatre agents entrèrent peu après.

D'Arnot leur parla pendant près d'une demi-heure, expliquant la vie que Tarzan avait menée dans la jungle, comment il avait appris à se battre pour sauver sa vie et comment un instinct puissant s'était forgé en lui.

« Votre orgueil a souffert, messieurs, conclut-il, mais qu'auriez-vous pensé si vous aviez été attaqués par un lion d'Afrique ou par un grand gorille de la jungle ? Ce n'est pas une honte que de se voir défait par la force surhumaine de Tarzan, Seigneur des Singes. »

Les agents demeuraient stupéfaits, regardant alternativement Tarzan et le commissaire.

Alors l'homme-singe eut un geste décisif : il s'avança vers eux, la main tendue.

« Je suis désolé de l'erreur que j'ai commise, déclara-t-il. Soyons amis désormais. »

L'affaire se termina sur ces mots. Tarzan s'était fait quatre nouveaux amis parmi les sergents de ville et il devint le sujet de nombreuses conversations dans le commissariat...

En rentrant chez lui, d'Arnot trouva une lettre de William Cecil Clayton. Ils étaient restés proches depuis leurs aventures en Afrique et s'écrivaient régulièrement.

« Ils se marient à Londres dans deux mois », annonça-t-il après avoir lu la lettre.

Tarzan n'eut pas besoin de demander de qui il s'agissait. Il ne répondit rien, mais il passa le reste de la journée dans une humeur silencieuse et pensive, hanté par l'image de Jane et de son futur époux.

Le soir même, les deux amis se rendirent à l'Opéra. Tarzan, plongé dans ses sombres pensées, prêta peu d'attention au spectacle. Il revoyait la belle jeune fille américaine, et entendait sans cesse l'aveu de son amour, prononcé d'une voix triste et douce. Elle l'aimait, elle aussi, mais elle allait en épouser un autre !

Il secoua la tête pour chasser ces souvenirs

trop cuisants, et au même moment, sentit un regard posé sur lui.

Levant les yeux pour surprendre ce regard, il fut ébloui par le sourire d'Olga de Coude, qui lui faisait signe. Il s'inclina en retour, et, à l'entracte, la rejoignit dans sa loge.

« J'espérais vous revoir, dit-elle. La pensée des services que vous nous aviez rendus, à mon mari et à moi, me poursuivait, et je désespérais de ne vous avoir donné aucune explication sur mon étrange conduite, le jour où ces deux individus m'ont agressée.

— Ne croyez surtout pas me devoir une explication, répondit galamment Tarzan. Je n'ai pensé à vous qu'avec plaisir. Mais... les individus en question vous inquiètent-ils encore ?

— Hélas ! Ils ne cessent de me tourmenter. J'ai besoin de me confier à un ami, et vous êtes le seul à pouvoir entendre mon secret... Mais je ne peux rien vous dire ici. Venez chez moi demain, à cinq heures.

— J'attendrai ce moment avec impatience, madame. »

Tarzan prit congé.

Cachés dans le recoin sombre d'une loge, Rokoff et Pauvlitch l'observaient avec un sourire mauvais.

Le lendemain, à quatre heures et demie, un homme barbu, au teint bistré, sonnait à la porte de service de l'hôtel particulier du comte de Coude.

Le valet qui vint lui ouvrir haussa les sourcils à sa vue. Une conversation à voix basse s'engagea entre les deux hommes, au terme de laquelle le barbu glissa quelque chose dans la main du valet.

Celui-ci l'introduisit, par un chemin détourné, dans une alcôve proche du salon où la comtesse prenait le thé tous les après-midi.

Une demi-heure plus tard, Tarzan entrait dans ce salon où son hôtesse le recevait avec toutes les marques de l'amitié.

« Je suis heureuse que vous soyez venu, dit-elle.

— Rien au monde n'aurait pu m'en empêcher », répondit-il.

Pendant quelques instants, ils parlèrent de la représentation de la veille, des sujets à la mode dans le Tout-Paris et du plaisir qu'ils avaient à se revoir après leur première rencontre placée sous d'étranges auspices. Ces derniers mots les amenèrent au sujet qui les préoccupait tous deux.

« Vous avez dû vous demander pourquoi Rokoff me persécutait, dit enfin la comtesse. C'est très simple. Mon mari, de par sa position au ministère de la Guerre, détient des secrets de la plus haute importance. Or Rokoff et

Pauvlitch sont des espions au service du gouvernement russe. Ils ne reculeront devant rien pour extorquer de tels secrets : la partie de cartes truquée, sur le paquebot, était un moyen imaginé par eux pour faire chanter mon mari. S'ils avaient réussi à le faire passer pour un tricheur, sa carrière eût été ruinée du même coup. Leur machination ayant échoué grâce à vous, ils décidèrent de s'en prendre à moi. Sans votre intervention, je crois qu'ils m'auraient tuée.

— Les brutes ! grommela Tarzan.

— Le mot est faible, cher ami. Ce sont des monstres, et vous vous êtes attiré leur haine. Laissez-moi vous dire que je crains pour votre vie, et promettez-moi d'être prudent, car je ne me pardonnerais pas de vous savoir entre leurs mains.

— Ils ne me font pas peur. J'ai triomphé d'ennemis bien plus féroces. »

Visiblement, la comtesse ignorait l'incident de la rue Maule. Tarzan se garda bien de lui en parler, pour ne pas l'inquiéter.

« Mais pourquoi ne dénoncez-vous pas ces individus à la police, comme votre sécurité l'exige ? reprit-il. Ils seraient rapidement mis hors d'état de nuire. »

La comtesse hésita un moment avant de répondre.

« Il y a deux raisons à cela, dit-elle enfin.

L'une est connue du comte, et c'est pourquoi il reste en dehors de cette affaire. L'autre... l'autre est un secret que je ne partage qu'avec Rokoff, et je ne sais si... »

Elle s'arrêta brusquement, les yeux fixés sur son interlocuteur.

« Parlez, je vous en prie.

— Je m'apprête à vous dire une chose que même mon mari ignore. J'espère que vous ne me jugerez pas trop mal.

— Soyez sans crainte, madame.

— Je vous donnerai d'abord la première raison, celle qui empêche le comte de poursuivre mes persécuteurs. Nikolas Rokoff est mon frère. Vous savez peut-être que je suis originaire d'une grande famille russe. Aussi loin qu'il m'en souvienne, mon frère s'est toujours très mal comporté. Il a fini par être radié de l'armée, où il avait le grade de capitaine. Mais avec le temps, il est parvenu à faire oublier ses crimes, et la justice l'a lavé de tout soupçon.

— Cependant, son attitude envers vous devrait vous faire oublier les liens du sang, dit Tarzan. Après ce qu'il a osé vous faire subir, vous ne lui devez plus rien.

— Hélas ! Il y a cette autre raison dont je ne vous ai pas encore instruit. Nikolas me fait peur car il est le seul à connaître un épisode honteux de ma vie... J'ose à peine vous l'avouer. Pendant mes années de couvent, alors que j'étais une

jeune fille innocente, un homme réussit à me convaincre de m'enfuir avec lui pour l'épouser. Enfant que j'étais ! Je croyais l'aimer... Notre escapade ne dura que trois heures, et encore, en plein jour, dans un train. En arrivant à destination, nous trouvâmes deux policiers qui arrêtèrent mon "fiancé" et me firent reconduire au couvent sous la garde d'une matrone. Car l'homme pour qui je m'étais déshonorée était un déserteur recherché dans toute l'Europe ! Nikolas, qui connaît cette histoire, menace de la révéler au comte si je ne lui obéis pas. »

Tarzan se mit à rire.

« Vous êtes encore une petite fille. Cette affaire de jeunesse ne peut avoir la moindre conséquence sur votre réputation, voyons ! Parlez-en à votre mari dès ce soir, vous verrez qu'il en rira comme moi et qu'il prendra immédiatement les mesures nécessaires pour faire jeter Nikolas en prison.

— J'espère en avoir le courage. Toute mon éducation m'a amenée à craindre les hommes, et mon mari le premier.

— Il n'est pas dans l'ordre des choses que la femme ait peur de l'homme, répondit le Seigneur de la Jungle, interloqué. Les hommes ont été créés pour protéger les femmes. Je ne pourrais pas supporter l'idée qu'une femme ait peur de moi.

— Aucune femme ne pourrait avoir peur de vous, cher ami, répondit la comtesse avec douceur. Moi-même, qui vous connais si peu, j'ai toute confiance en vous. »

Lorsque Tarzan quitta la comtesse un peu plus tard, elle semblait rassurée, mais elle insista beaucoup pour qu'il revienne la voir le lendemain, et lui pressa la main avec une vivacité inaccoutumée.

Mais lorsque Olga revint au salon après avoir reconduit son invité, elle se trouva face à face avec... Nikolas Rokoff !

« Depuis quand es-tu là ? s'écria-t-elle dans un sursaut d'horreur.

— Je suis arrivé juste avant ton amant.

— Tais-toi ! Comment oses-tu parler ainsi à ta propre sœur ?

— Ma chère Olga, si cet homme n'est pas ton amant, je te présente mes excuses les plus plates. Mais avoue que cela n'a tenu qu'à un fil : s'il avait su y faire, tu lui serais tombée dans les bras à l'instant. Quel imbécile, tout de même ! Ne pas voir que tous tes mots, tous tes regards étaient autant d'invites ! »

La jeune femme se prit la tête entre les mains pour ne plus entendre ces accusations.

« Rengaine tes insultes. Dès ce soir, je parlerai à Raoul. Et alors, Nikolas, gare à toi !

— Tu ne lui diras rien du tout, siffla Rokoff. J'ai des preuves de la visite de cet homme. Le

valet qui est à ma solde ne se fera pas prier pour raconter tout ce que je voudrai à ton mari. Nous voilà nantis d'un argument de poids : une liaison... Toi, Olga, l'épouse irréprochable, tu devrais avoir honte ! »

Et le mauvais frère partit d'un rire sonore.

4

Échec d'un complot

Pendant un mois, Tarzan fut un visiteur régulier et bienvenu chez la belle comtesse de Coude. Il se mêlait en général au petit cercle d'amis et d'admirateurs qui venaient prendre le thé. Mais, bien souvent, Olga s'arrangeait pour recevoir Tarzan en tête-à-tête.

Les insinuations de Nikolas avaient d'abord effrayé la jeune femme. Elle n'avait jamais songé à considérer ce grand et beau jeune homme autrement que comme un ami mais, alertée par les paroles blessantes de son frère, elle s'était prise à méditer sur l'élan inconnu qui l'attirait vers cet étranger aux yeux gris. Elle ne voulait pas l'aimer, et encore moins qu'il l'aimât.

Cependant, elle était plus jeune de vingt ans que son mari, et elle avait besoin d'un ami de son âge. Tarzan n'avait que deux ans de plus qu'elle, il était loyal, chevaleresque et galant. Dès leurs premières rencontres, il avait inspiré confiance à Olga.

Rokoff observait à distance cette intimité grandissante qui le remplissait d'une joie maligne. Il n'attendait que le moment propice pour frapper, et être enfin débarrassé de Tarzan.

Parfois, d'Arnot accompagnait son ami chez les de Coude, qu'il connaissait depuis longtemps. Pris par ses affaires, le comte se joignait rarement à eux. Les exigences de la politique le retenaient souvent hors de chez lui jusqu'à une heure avancée.

Rokoff épiait ces allées et venues, attendant le jour où Tarzan se trouverait seul, de nuit, dans le boudoir de la comtesse. Mais à son grand regret, cette occasion ne se présentait pas. Tarzan raccompagnait la comtesse chez elle après l'opéra, mais invariablement, il la déposait devant sa porte et repartait.

Voyant qu'il était impossible de prendre leur ennemi en flagrant délit, Rokoff et Pauvlitch se creusèrent la tête pour lui tendre un piège.

Un beau jour, ils découvrirent que de Coude devait se rendre le soir même à une réception donnée par l'ambassadeur d'Allemagne. Il ne rentrerait pas chez lui avant minuit.

A onze heures précises, Pauvlitch, après s'être assuré que le comte n'était pas chez lui, décrocha le téléphone et appela l'appartement du lieutenant d'Arnot.

« Je voudrais parler à M. Tarzan... Bonjour, monsieur, ici François, au service de Mme la comtesse de Coude. Monsieur se souvient peut-être de moi ?... J'ai un message urgent de Mme la comtesse, pour monsieur. Elle fait dire à monsieur de se rendre chez elle le plus vite possible... Je ne sais pas, monsieur. Des ennuis... Dois-je répondre à Mme la comtesse que monsieur arrive tout de suite ?... Merci infiniment, monsieur. »

Pauvlitch raccrocha et se tourna vers Rokoff avec un sourire.

« Il en a pour une demi-heure environ, commenta Rokoff. Il te faudra un quart d'heure pour prévenir de Coude à l'ambassade... De Coude sera donc chez lui d'ici trois quarts d'heure... Très bien. L'essentiel est que l'autre imbécile reste un quart d'heure après avoir découvert qu'on s'était moqué de lui. Quelque chose me dit qu'Olga se chargera de le retenir... Tiens, voici le message pour de Coude. Fais vite ! »

Pauvlitch courut à l'ambassade et remit la lettre à un valet.

« Pour le comte de Coude, très urgent », commenta-t-il en lui glissant une pièce d'argent dans la main.

Quelques instants plus tard, de Coude ouvrait l'enveloppe. En lisant, il blêmit et ses mains se mirent à trembler.

« Monsieur le comte de Coude,

« Un ami qui entend sauver l'honneur de votre nom vous informe qu'une menace pèse à cet instant sur votre maison.

« Certain individu, qui depuis des mois a été votre hôte assidu, et surtout en votre absence, se trouve en ce moment même avec votre femme. Si vous faites vite, vous les trouverez ensemble dans le boudoir de madame.

« Signé : un ami. »

Vingt minutes après l'appel de Pauvlitch à Tarzan, Rokoff appela chez la comtesse. Le téléphone se trouvait dans le boudoir ; une femme de chambre lui répondit.

« Madame s'est retirée.

— J'ai un message de la plus haute importance. Pouvez-vous lui demander de se lever et d'attendre mon coup de fil ? Je la rappellerai dans dix minutes. »

Peu après, Pauvlitch rentra de l'ambassade.

« Alors, s'enquit Rokoff, le comte a bien reçu mon message ?

— Il doit être en train de rentrer chez lui.

— Parfait. La dame est en ce moment même assise dans son boudoir, en négligé, à attendre mon coup de fil. Dans un instant, notre dévoué

Jacques introduira Tarzan auprès d'elle, et si tout se passe bien, notre petit comte les surprendra bientôt au beau milieu d'une scène d'amour. N'oublions pas qu'il est le meilleur fleuret de Paris, et de loin le meilleur tireur de France ! »

Pendant que les deux malfaiteurs arrosaient leur succès à l'absinthe, Tarzan se présenta chez la comtesse. Jacques le conduisit avec empressement en haut du grand escalier de marbre jusqu'à une pièce faiblement éclairée. Il souleva la lourde tenture, s'inclina et laissa Tarzan entrer seul.

A l'autre bout de la pièce, Olga était assise devant le téléphone, tapotant le bureau du bout des doigts dans un geste d'impatience. Elle ne l'avait pas entendu entrer.

« Olga, dit-il, quelque chose ne va pas ? »

Elle se retourna avec un cri de surprise.

« Jean ! s'exclama-t-elle. Qu'est-ce que vous faites ici ? Qui vous a introduit ? Et que signifie...

— Mais c'est vous-même qui m'avez envoyé chercher... »

Tarzan commençait à entrevoir la vérité.

« Moi, vous envoyer chercher à cette heure ? me croyez-vous devenue folle ?

— François m'a appelé. Il fallait venir d'urgence, à votre demande. Vous aviez des ennuis...

— François ? Mais qui est ce François ?

— Il prétendait être à votre service...

— Il n'y a personne chez moi qui porte ce nom-là. Quelqu'un vous aura joué un tour, Jean... »

Et Olga partit d'un rire cristallin. Mais Tarzan demeurait sérieux.

« Je crains que cette "plaisanterie" ne nous attire des ennuis à tous les deux. Où est le comte ?

— Chez l'ambassadeur d'Allemagne.

— C'est bien ce que je pensais : une manœuvre de votre estimable frère. Demain, le comte sera au courant de ma visite nocturne, il questionnera les domestiques, et tous les détails l'amèneront à croire ce que Rokoff veut lui faire croire.

— Mais c'est monstrueux ! s'écria la comtesse. Dès demain, tout Paris sera au courant... »

Affolée, elle se leva, s'approcha de Tarzan et, cherchant instinctivement la protection de son ami, se blottit dans ses bras.

Au même instant, Raoul de Coude gravissait sur la pointe des pieds l'escalier conduisant au boudoir de son épouse. Une lourde canne pesait dans sa main, et la jalousie lui soufflait des envies de meurtre.

Olga le vit la première.

Avec un cri d'horreur, elle s'arracha des bras

de Tarzan, alors que ce dernier se retournait juste à temps pour parer de l'avant-bras le coup violent que le comte lui destinait.

Trois fois, la lourde canne s'abattit sur lui, sans jamais atteindre la tête, mais chacun de ces coups replongeait l'homme-singe plus loin dans ses instincts primitifs.

Avec un grondement guttural au fond de la gorge, il se jeta à son tour sur le Français. La canne se brisa entre ses mains comme un fétu de paille ; l'instant suivant, il saisit son adversaire à la gorge.

Olga de Coude assistait, impuissante, à cette scène de cauchemar. Mais lorsqu'elle s'aperçut que Tarzan allait tuer son mari, elle courut vers lui et s'agrippa de toutes ses forces aux mains impitoyables en hurlant :

« Jean, pour l'amour du Ciel ! Vous allez le tuer, vous allez tuer mon mari ! »

Mais l'homme-singe, ivre de rage, demeura sourd à ces supplications.

Il laissa le corps rouler à terre et, posant un pied sur la poitrine du comte, jeta le cri de défi du gorille vainqueur.

Un écho atroce retentit dans toute la maison. Olga était tombée à genoux près du corps de son époux.

Lentement, le voile rouge se dissipa devant les yeux de Tarzan.

Les objets retrouvaient leurs contours et,

avec eux, la civilisation reprenait forme aux yeux de l'homme-singe. Son regard s'attarda sur l'homme gisant à terre, et il murmura : « Olga... »

La jeune femme aux abois leva les yeux, pensant affronter le regard d'un assassin en furie, mais elle ne trouva que tristesse et remords.

« Jean, gémit-elle à travers ses larmes, vous avez tué mon mari, l'homme que j'aimais. »

Avec d'infinies précautions, Tarzan souleva le corps inerte du comte et le porta sur le sofa. Puis il posa l'oreille sur sa poitrine. Le cœur battait encore.

« Du cognac, s'il vous plaît. »

Olga apporta la liqueur demandée et ensemble, ils en versèrent quelques gouttes entre les lèvres pâles du comte, qui émit un faible grognement.

« Il vivra, dit Tarzan. Dieu merci.

— Mais qu'est-ce qui vous a pris ? s'enquit la comtesse.

— Je ne sais pas. Il m'a frappé, je suis devenu fou de rage. Vous ne connaissez pas l'histoire de ma vie, Olga. J'ai grandi dans la jungle, élevé par une guenon, et jusqu'à l'âge de vingt ans je n'avais jamais vu d'hommes blancs. Il y a moins de deux ans, je vivais à demi nu dans la jungle. Ne me jugez pas trop durement : il a fallu des siècles à l'humanité pour construire la civilisation...

— Je ne vous juge nullement, Jean. Tout est ma faute. Partez à présent : il ne faut pas qu'il vous trouve à son réveil. Adieu. »

Plein de tristesse, le Seigneur des Singes quitta l'hôtel du comte de Coude.

Une fois dehors, il prit une décision soudaine et se dirigea vers le commissariat de police proche de la rue Maule. Vingt minutes plus tard, il serrait la main d'un des agents rencontrés quelques semaines plus tôt, lequel fut sincèrement heureux de le revoir.

Après une brève conversation, Tarzan lui demanda s'il avait déjà entendu parler d'un certain Nikolas Rokoff, ou d'Alexis Pauvlitch.

« Et comment ! Ils sont fichés tous les deux, mais comme nous n'avons eu aucune occasion de les interpeller, ces deux canailles se promènent librement dans Paris. Évidemment, nous savons où les trouver : simple mesure de précaution. Mais pourquoi me demandez-vous ça ?

— J'ai une petite affaire à régler avec M. Rokoff. Si vous pouviez m'indiquer son adresse, je vous en serais reconnaissant. »

Peu après, il prit congé du sergent de ville complaisant, et se dirigea vers une station de taxi.

Rokoff et Pauvlitch, rentrés de leur petite virée, discutaient de l'issue probable des événe-

ments de la soirée. Ils avaient prévenu les deux principaux journaux du matin et s'apprêtaient à leur faire des révélations croustillantes.

Un bruit de pas résonna dans l'escalier.

« Ces journalistes sont bien rapides ! » s'exclama Rokoff. Et, comme on frappait à la porte : « Entrez ! » cria-t-il.

Mais le sourire de bienvenue se figea sur ses lèvres lorsqu'il découvrit son visiteur.

« Nom de nom ! s'exclama-t-il en sautant de sa chaise. Qu'est-ce que vous faites chez moi ?

— Asseyez-vous, lui intima Tarzan d'une voix sourde. Vous savez fort bien ce qui m'amène. Je vous tuerais sans hésiter si vous n'étiez pas le frère d'Olga de Coude. Mais je vous laisse une chance à tous les deux. Premièrement, vous allez écrire une confession, signée, de votre complot de ce soir. Deuxièmement, vous allez me jurer sur votre vie que rien de tout cela ne transpirera dans les journaux. Sinon, à ma prochaine visite, je vous tue tous les deux. Est-ce clair ? »

Rokoff, sentant la main de fer de l'homme-singe se poser sur sa nuque, prit la plume qui se trouvait devant lui et se mit à écrire.

Au même instant, quelqu'un frappa à la porte.

« Entrez », dit Tarzan.

Le jeune homme pimpant qui entra s'annonça comme un reporter du *Matin*.

« M. Rokoff a une nouvelle pour moi, paraît-il.

— Non, monsieur, c'est une erreur, répliqua Tarzan. Vous n'avez aucune nouvelle intéressante, n'est-ce pas, mon cher Nikolas ?

— Non, rien, grommela Rokoff avec une grimace de colère. Rien pour l'instant.

— Ni pour l'instant, ni à l'avenir, rectifia Tarzan avec une lueur mauvaise dans les yeux.

— Ni à l'avenir, répéta docilement Nikolas.

— Je regrette que vous vous soyez dérangé pour rien, reprit Tarzan en direction du journaliste. Bonsoir. »

Et il lui désigna la porte d'un geste sans réplique.

Une heure plus tard, Tarzan quittait l'appartement de Rokoff avec en poche un manuscrit volumineux.

« A votre place, lança-t-il en guise d'adieu, je quitterais la France. Tôt ou tard, je trouverai un prétexte pour vous tuer sans compromettre votre sœur. »

Grâce à la confession de Rokoff, le duel fut évité entre Raoul de Coude et Tarzan. La conclusion inattendue de cette affaire assura à l'homme-singe l'estime indéfectible du comte, qui mit dès lors son point d'honneur à lui trouver un emploi.

Un beau jour, il l'invita à passer dans son bureau et lui apprit la nouvelle.

« Je pense avoir trouvé le poste idéal pour un homme comme vous. Il nous fallait un homme de confiance et de responsabilité, mais aussi un homme courageux. C'est vous dire, mon cher Tarzan, que vous êtes tout désigné pour ce travail. Vous devrez voyagez, et vous serez au service du ministère de la Guerre en tant qu'agent spécial. Venez, je vais vous présenter à votre supérieur. Il vous exposera mieux que moi ce qu'il attend de vous, et vous serez libre d'accepter ou de refuser. »

Après avoir rencontré le général Rochère, auquel le comte ne manqua pas de vanter les mérites de son protégé, Tarzan se retrouva nanti du premier emploi qu'il ait jamais eu. Il devait revenir le lendemain pour de plus amples explications, mais déjà le général l'avait informé qu'il risquait de quitter Paris dans les jours à venir...

Ce fut avec un enthousiasme touchant que le jeune homme alla conter son aventure à d'Arnot. Enfin, la société lui offrait une place ! Il allait gagner sa vie, voyager et voir du pays.

D'Arnot ne partagea pas tout à fait la joie de son ami.

« Ingrat que vous êtes ! s'exclama-t-il en riant. La perspective de quitter Paris vous enchante. Songez que nous ne nous reverrons plus pendant des mois !

— Je suis comme un enfant qui étrenne son jouet tout neuf, plaida Tarzan. Ne m'en veuillez pas si je suis fou de joie. »

Trois jours après, Tarzan quittait Paris pour Marseille, où il devait s'embarquer à destination du Cap, muni de documents secrets — ou que du moins il croyait tels...

5

Deux bateaux se croisent...

Le jour où Tarzan s'embarqua, à son insu, deux hommes l'observaient du pont supérieur, tous deux élégants et rasés de près. Le plus grand arborait une chevelure blond cendré, qui tranchait avec ses sourcils bruns.

Lorsque Tarzan passa sur le pont, après avoir pris possession de sa cabine, ils n'eurent pas l'occasion de se croiser : l'un des deux, à la vue de l'homme-singe, appela son compagnon avec empressement et lui montra quelque chose sur la mer.

Suivant les instructions de son chef, Tarzan avait réservé sa place sur le bateau sous un nom d'emprunt : John Caldwell, de Londres.

Il ne comprenait guère la nécessité de ce

subterfuge, et son imagination allait bon train : quel rôle devrait-il jouer une fois arrivé au Cap ?

« En tout cas, songea-t-il avec plaisir, me voilà débarrassé de Rokoff. Il commençait à m'énerver... Serait-ce le signe que je deviens un homme civilisé ? Car dans la jungle, rien ne m'inquiétait. Mais ce Rokoff... C'est comme si Numa le lion et Tantor l'éléphant se liguaient avec Histah le serpent pour m'attaquer. On ne sait jamais de quel côté il va frapper... »

Le soir même, Tarzan dîna à la table du commandant et se trouva assis auprès d'une jeune fille dont le nom lui sembla d'abord familier.

Le commandant la lui présenta sous le nom de « Miss Strong », et lorsque sa mère lui parla, elle l'appela Hazel.

Hazel Strong ! Des souvenirs exquis s'éveillèrent dans la mémoire de l'homme-singe.

C'est à elle que Jane Porter écrivait, dans la jungle, et c'est en lisant cette lettre que Tarzan avait reçu son premier message de la femme qu'il aimait[1]...

Il se rappelait avec émotion cette nuit où, s'introduisant dans la hutte de son père défunt, il avait dérobé la précieuse lettre. Jane avait

1. Pour cet épisode et la suite du chapitre, voir *Tarzan des Grands Singes*, dans la même collection.

passé une partie de la soirée à écrire. Qu'aurait-elle pensé en découvrant celui qui, tapi dans l'ombre comme une bête sauvage, observait le moindre de ses mouvements ?

Et voilà que Tarzan rencontrait Hazel Strong, la meilleure amie de Jane Porter !

Revenons quelques mois en arrière, sur le quai battu par les vents de certaine petite gare du Wisconsin. La fumée des feux de forêt planait sur le paysage, irritant les yeux des voyageurs en partance pour le Sud.

Le professeur Archimède Porter, les mains dans le dos, arpentait le quai sous le regard vigilant de son secrétaire, Samuel Philander. Jane Porter, sa fille, venait de faire, dans la salle d'attente, une confession d'amour déchirante. Ayant renoncé pour toujours au bonheur, elle bavardait sans entrain avec William Cecil Clayton, son fiancé qu'elle n'aimait pas, et Tarzan, l'homme qu'elle aimait.

Déjà, la locomotive se profilait à l'horizon lorsque Clayton s'écria : « Bon sang ! J'ai oublié mon manteau dans la salle d'attente. »

Et il courut le chercher.

« Adieu, Jane, dit Tarzan en tendant la main à la jeune fille. Dieu vous bénisse !

— Adieu, répondit-elle au bord des larmes. Et tâchez de m'oublier... Non, surtout ne m'oubliez pas, je ne pourrais le supporter.

— N'ayez crainte, chérie. Je souhaiterais pourtant oublier, et plus que tout au monde. Comment continuer à vivre en pensant à vous, à ce qui aurait pu être ? Mais vous serez heureuse, il le faut. Je rentre en voiture à New York, saluez Clayton pour moi. »

Cependant, comme Clayton se penchait pour ramasser son manteau, il aperçut un morceau de papier sur le sol de la salle d'attente. C'était un télégramme tombé de la poche de Tarzan. Il le ramassa, et dès qu'il y porta les yeux, plus rien d'autre ne compta que ces quelques lignes :

« *Empreintes digitales vous prouvent Greystoke. Félicitations. D'Arnot.* »

La foudre s'abattant à ses pieds eût produit sur lui moins d'effet que ces quelques mots. Tarzan, Lord Greystoke ! Le mystérieux homme-singe n'était donc autre que le fils de Lord Greystoke et de Lady Alice, qui par miracle avait survécu dans la jungle après la mort de ses parents...

Avant de ramasser le télégramme, il était un aristocrate anglais, possesseur de vastes terres. Désormais, il n'était plus rien qu'un roturier sans le sou. Il tituba comme un homme ivre, mais déjà on lui criait de se dépêcher : le train allait partir.

Il serra son manteau contre lui et courut vers le quai. Une fois dans le train, il dirait tout à ses compagnons...

Mais au moment de s'installer dans le compartiment, il remarqua l'absence de Tarzan.

« Où est notre ami ? demanda-t-il à Jane. Dans un autre wagon ?

— Non. A la dernière minute, il a décidé de rentrer à New York en voiture. Il veut voir du pays, car il doit bientôt rentrer en France. »

Clayton demeura silencieux, cherchant ses mots pour expliquer à Jane la catastrophe qui leur arrivait. Accepterait-elle de l'épouser et de devenir une simple Mme Clayton ? L'un d'eux serait contraint à un terrible sacrifice...

Puis une question lui vint. Tarzan connaissait-il le contenu du message ? Allait-il réclamer son dû ? Pourtant, il avait prétendu ignorer qui étaient ses parents... Avait-il menti par amour pour Jane Porter ?

Il n'y avait pas d'autre explication raisonnable. Et c'est ainsi que Clayton, oubliant sa généreuse intention de clamer la vérité, décida de « respecter » le sacrifice de Tarzan et de ne rien dire, ce qui servait bien mieux ses propres intérêts.

Quelques jours plus tard, à Baltimore, le jeune homme proposa à Jane d'avancer la date du mariage.

« Quand voudriez-vous fixer la cérémonie ? demanda-t-elle.

— Dans les prochains jours. Il me faut retourner en Angleterre, et j'aimerais vous ramener avec moi, ma chérie.

— Je ne serai pas prête en si peu de temps, Laissez-moi au moins un mois ! »

Secrètement, elle espérait que le voyage de son fiancé retarderait encore la date du mariage. Mais il trouva une solution inattendue.

« Très bien, Jane, répondit-il. Je suis déçu, mais je retarderai mon voyage d'un mois, ainsi nous pourrons partir ensemble. »

Lorsque le délai expira, elle trouva un nouveau prétexte pour retarder son départ si bien que Clayton, découragé, retourna seul en Angleterre.

De là, il invita toute la famille Porter chez lui, Philander inclus. Il pensait qu'ayant quitté Baltimore et rompu les liens avec la maison paternelle, Jane, dépaysée, se déciderait vite à l'épouser. Mais la jeune fille trouvait toujours de nouvelles excuses.

Lorsque Lord Tennington, ami de Clayton, proposa à toute la compagnie de faire une croisière sur son yacht, Jane accepta avec empressement, mais refusa de se marier avant le retour à Londres. Or la croisière devait durer un an : le temps de faire le tour de l'Afrique, avec de longues escales.

Et Clayton, en son for intérieur, maudissait son ami d'avoir lancé ce projet de voyage ridicule...

Lord Tennington avait prévu de traverser toute la Méditerranée, puis la mer Rouge, pour arriver à l'océan Indien, et de là, longer la côte orientale de l'Afrique en faisant escale dans tous les ports dignes d'intérêt.

Voilà pourquoi, un jour, deux vaisseaux se croisèrent dans le détroit de Gibraltar. Le petit yacht blanc de Tennington cinglait vers l'est et sur le pont, une jeune femme contemplait avec mélancolie un pendentif orné d'un diamant qu'elle caressait du bout des doigts. Ses pensées l'emmenaient loin de là, dans la jungle tropicale, et son cœur frémissait au souvenir de l'homme qui le lui avait offert.

Sur le pont du paquebot venu de Marseille et qui se dirigeait vers Le Cap par la route de l'Atlantique, ce même homme, conversant avec une autre jeune fille, s'interrogeait sur l'identité de la frêle embarcation qui voguait si gracieusement sur la mer.

Lorsque le yacht eut disparu à sa vue, Tarzan reprit la conversation interrompue :

« J'aime beaucoup l'Amérique, et les Américains, naturellement : un pays n'est jamais que ce que ses habitants en font. J'ai rencontré là-bas des gens charmants. En particulier une

famille originaire de Baltimore, comme vous, Miss Strong : le professeur Porter et sa fille.

— Jane Porter ! s'exclama Hazel. Vous connaissez donc Jane Porter ? Mais c'est ma meilleure amie ! Nous nous connaissons depuis l'enfance, autant dire depuis une éternité...

— Une éternité, vraiment... fit Tarzan avec un sourire. Quiconque vous connaît l'une et l'autre aura du mal à vous croire.

— Son âge et le mien additionnés font bien une éternité, répliqua-t-elle en riant. Sérieusement, nous nous aimons comme des sœurs, et l'idée de la perdre me brise le cœur.

— La perdre ? s'écria Tarzan. Ah oui ! je comprends : elle doit se marier avec un lord anglais, vous la verrez donc beaucoup moins.

— C'est cela même. Et le plus triste est qu'elle n'aime pas son futur mari. Elle en aime un autre. Quelle horreur ! Se marier par sens du devoir... Je trouve que c'est très mal, et je le lui ai dit. J'ai même décliné son invitation : je ne voulais pas être témoin d'une mascarade. Mais Jane est entêtée au possible, et rien au monde ne pourra l'empêcher d'épouser ce Lord Greystoke, sinon Greystoke lui-même... ou la mort.

— Comme c'est dommage ! murmura Tarzan.

— Pour elle, et pour l'homme qu'elle aime, reprit Hazel. Car il l'aime, lui aussi. Jane m'a parlé de lui : un homme extraordinaire, né

dans la jungle africaine, qui a grandi parmi les singes anthropoïdes. Lorsque Jane et son père ont été abandonnés par leur expédition, il les a sauvés de toutes sortes de fauves, et s'est distingué par des actions prodigieuses. Pour couronner le tout, il est tombé amoureux de Jane et elle de lui. Mais elle ne s'en est aperçue qu'au moment où elle a accepté d'épouser Lord Greystoke.

— Comme c'est intéressant ! », murmura encore Tarzan tout en se creusant la tête pour éviter ce sujet délicat.

Il adorait entendre Hazel Strong lui parler de Jane, mais cela le gênait horriblement de devenir, à l'insu de la jeune fille, le sujet de la conversation. Fort à propos, l'arrivée de Mme Strong mit un terme à son embarras.

Les jours suivants s'écoulèrent paisiblement. La mer était d'huile, le ciel serein, et le paquebot voguait sans trêve vers le sud. Tarzan passait le plus clair de son temps sur le pont avec Hazel et sa mère.

Un beau jour, il découvrit Miss Strong en grande conversation avec un passager qu'il n'avait encore jamais rencontré. En le voyant approcher, l'inconnu prit rapidement congé de la jeune fille et tourna les talons, mais Hazel le retint.

« Attendez, monsieur Thuran. Il faut absolument que je vous présente John Caldwell. »

Les deux hommes se serrèrent la main. En rencontrant le regard de M. Thuran, Tarzan fut frappé d'une réminiscence vague.

« Je suis certain de vous avoir déjà rencontré, monsieur, mais je ne me rappelle pas dans quelles circonstances, dit-il.

— Mais... Je ne sais pas non plus, grommela M. Thuran, assez mal à l'aise. J'ai parfois cette impression, moi aussi, lorsqu'on me présente à un inconnu.

— M. Thuran était justement en train de m'initier aux secrets de la navigation », intervint la jeune fille.

Tarzan prêta peu d'attention à la conversation qui suivit. Il ne cessait de se demander où il avait déjà rencontré ce M. Thuran... Bientôt, le soleil les aveugla, et la jeune fille pria M. Thuran de pousser sa chaise à l'ombre. Tarzan, qui l'observait, eut une brusque illumination. Enfin, il comprenait pourquoi ce personnage lui semblait familier...

Depuis un moment déjà, M. Thuran cherchait une excuse pour s'éclipser. La conversation mollissante lui fournit enfin le prétexte rêvé : il s'inclina devant Miss Strong et se leva.

« Un instant, dit Tarzan. Si Miss Strong n'y voit pas d'inconvénient, je viens avec vous. »

Le malaise de M. Thuran s'accentua. Lorsqu'ils furent tous deux hors de vue, Tarzan s'arrêta brusquement et lui abattit la main sur l'épaule.

« A quoi jouez-vous cette fois-ci, Rokoff ?

— Vous m'aviez ordonné de quitter la France !

— Certes. Et par le même bateau que moi... Quelle coïncidence ! Si j'étais tenté de vous croire, la perfection minutieuse de votre déguisement m'en dissuaderait à elle seule.

— De toute façon, vous ne pouvez rien contre moi. Ce bateau bat pavillon anglais, j'ai autant de droits à bord que vous, et vous-même, vous vous êtes inscrit sous un faux nom...

— Ne discutons pas, Rokoff. Tout ce que je vous demande, c'est de ne pas tourner autour de Miss Strong. C'est une jeune fille honnête. »

Rokoff rougit violemment.

« Si vous désobéissez, poursuivit Tarzan, je vous jette par-dessus bord. N'oubliez pas que je saisirai le premier prétexte. »

Sur ces mots, il tourna les talons, laissant le Russe tremblant de rage impuissante.

Il ne le revit pas pendant les jours suivants, mais Rokoff, loin de se tenir tranquille, ourdissait d'épouvantables projets de vengeance dans sa cabine, en compagnie de Pauvlitch.

« C'est moi qui le ficherais à l'eau, et pas plus tard que ce soir, si j'étais sûr qu'il n'a pas les documents sur lui ! mugissait-il. Je ne veux pas voir le fruit de mon travail disparaître dans l'eau. Et toi, Alexis, espèce de chiffe molle,

pourquoi n'as-tu pas encore trouvé moyen de lui prendre les papiers ? »

Pauvlitch sourit.

« C'est toi le cerveau de la bande, Nikolas. Pourquoi ne les prends-tu pas toi-même, hein ? »

Deux heures plus tard, le destin leur fut favorable. Pauvlitch, toujours en train de monter la garde, vit Tarzan quitter sa cabine sans la fermer à clé. Cinq minutes plus tard, Rokoff faisant le guet, il se glissait dans la cabine pour fouiller les bagages.

Pauvlitch était tout près d'abandonner lorsqu'il aperçut la veste que Tarzan venait de quitter. Quelques instants plus tard, le Russe serrait les précieux documents avec une expression de contentement ineffable.

Pauvlitch laissa la cabine irréprochable : impossible de deviner qu'elle avait été fouillée. Il était passé maître dans cet art particulier.

Lorsqu'il rapporta à Rokoff le fruit de ses recherches, celui-ci sonna le garçon de cabine pour commander du champagne.

« Il nous faut fêter ça, mon cher Alexis.

— Quelle chance, hein ? Il devait les porter sans cesse sur lui, et pour une fois il a oublié de les transférer d'un vêtement à l'autre ! Mais attention, quand il s'apercevra que les documents ont disparu, il s'en prendra tout de suite à toi...

— Dès ce soir, repartit Rokoff avec un sourire mauvais, il n'aura plus le loisir de suspecter qui que ce soit... »

Ce soir-là, après le départ de Miss Strong, Tarzan demeura seul sur le pont à contempler la mer, comme tous les soirs. Mais, depuis le départ, des yeux malveillants l'avaient observé, notant ses moindres habitudes...

Les derniers flâneurs avaient déserté le pont, la nuit était claire, mais la lune ne s'était pas encore levée. On ne discernait pas grand-chose dans l'obscurité.

Deux silhouettes furtives surgirent d'une cabine et, à pas de loup, se glissèrent derrière l'homme-singe. Le clapotis des vagues contre la coque, le vrombissement des hélices, le ronronnement des machines, dissimulèrent le bruit de leur approche.

Ils étaient tout proches désormais. L'un d'eux leva la main et ils comptèrent silencieusement : un, deux, trois !

Comme un seul homme, les deux individus fondirent sur leur victime. Chacun se saisit d'une jambe, et avant d'avoir pu se défendre, Tarzan fut projeté par-dessus bord.

Couchée dans sa cabine, Hazel Strong regardait la mer par le hublot. Soudain, une masse sombre passa devant ses yeux et tomba dans les eaux de l'Atlantique, si brusquement qu'elle n'eut pas le temps de voir de quoi il s'agissait. Un homme, peut-être ?

Elle tendit l'oreille, attentive au moindre bruit. Quelqu'un allait-il pousser le terrible cri, « un homme à la mer » ? Mais rien ne vint. Sur le pont supérieur, au-dessus d'elle, et en bas, sur la mer, tout était silencieux.

La jeune fille en conclut que ce n'était qu'un ballot de déchets, jeté par-dessus bord par les matelots. Elle ne tarda pas à s'endormir.

6

Le naufrage du *Lady Alice*

Le lendemain au petit déjeuner, la place de Tarzan demeura libre. Miss Strong s'en étonna, car M. Caldwell prenait tous ses repas avec elle.

Plus tard, elle rencontra M. Thuran sur le pont et échangea quelques mots avec lui. Il était d'excellente humeur, et particulièrement affable. En le regardant s'éloigner, Hazel songea que c'était un homme exquis.

Cependant, elle s'ennuya beaucoup ce jour-là. La présence amicale de M. Caldwell lui manquait : il était si distrayant et si gentil ! Et cette manie si particulière qu'il avait de comparer sans cesse les usages de la civilisation à ceux des fauves de la jungle...

L'après-midi, M. Thuran vint de nouveau

s'entretenir avec elle. La jeune fille commençait à s'inquiéter de l'absence prolongée de M. Caldwell : elle l'associait sans le vouloir au souvenir de cette masse sombre qu'elle avait vue passer par-dessus bord. Elle exposa ses craintes à M. Thuran, qui se montra plein de sollicitude.

« Il n'était pas là au petit déjeuner, contrairement à son habitude, dit-elle, et je ne l'ai pas vu de la journée.

— Je n'ai pas eu le plaisir de faire plus ample connaissance avec M. Caldwell, mais il m'a paru un homme fort estimable. Sans doute est-il souffrant ; il a dû rester dans sa cabine. Il n'y aurait rien d'étonnant à cela.

— Certes non, mais je ne peux me défendre d'un pressentiment sinistre. Quelque chose ne va pas. Je suis sûre, comment vous dire ? J'ai l'intuition que M. Caldwell ne se trouve plus à bord. »

M. Thuran eut un petit rire affectueux.

« Pitié, chère Miss Strong ! Où voulez-vous donc qu'il soit, si ce n'est à bord ? Nous n'avons pas fait escale depuis des jours !

— Bien sûr, c'est ridicule. Mais ces inquiétudes me tuent. Je vais demander où se trouve M. Caldwell. »

Et sur ces mots, elle fit signe à un steward.

« Ce ne sera pas si facile, ma petite », songea Rokoff en son for intérieur.

Mais il dit tout haut :

« Bien sûr, il vaut mieux en avoir le cœur net.

— Allez trouver M. Caldwell, je vous prie, demanda la jeune fille, et dites-lui que ses amis s'inquiètent de son absence.

— Vous l'aimez beaucoup, n'est-ce pas ? s'enquit Thuran.

— C'est un homme merveilleux. Maman l'adore. Il émane de lui une telle impression de sécurité... On ne peut s'empêcher d'avoir confiance en lui. »

Un instant plus tard, le steward revint, la mine sombre.

« M. Caldwell n'est pas dans sa cabine, Miss Strong, et... il paraît qu'il n'a pas dormi dans sa couchette la nuit dernière. Je vais en informer le commandant.

— Faites vite ! s'exclama Miss Strong. Je viens avec vous. Mon Dieu, quelle horreur ! J'en étais sûre... Mes pressentiments ne m'avaient pas trompée. »

Le commandant écouta toute l'histoire avec intérêt et ordonna aussitôt une fouille complète du bateau. En attendant le résultat des recherches, Miss Strong demeura dans sa cabine.

Le commandant lui posa de nombreuses questions, mais elle ne put presque rien lui dire sur John Caldwell. Elle se rendait compte que son ami s'était fort peu confié, malgré les appa-

rences : elle savait seulement qu'il était né en Afrique et qu'il avait fait ses études à Paris. Il s'en était expliqué pour justifier le fait qu'il parlait l'anglais avec des traces d'accent français.

« Lui connaissiez-vous des ennemis ? demanda le commandant.

— Non.

— Avait-il des relations avec d'autres passagers, à part vous ?

— Seulement ceux que nous avions rencontrés ensemble, par hasard.

— Et, euh... A votre avis, Miss Strong, M. Caldwell était-il porté sur la boisson ?

— Je ne l'ai jamais vu boire. Et je peux vous affirmer qu'il n'avait pas bu lorsque je l'ai quitté hier au soir, une demi-heure avant de voir ce... cette chose tomber dans la mer. J'avais passé l'après-midi avec lui.

— C'est très étrange, dit le commandant. Il n'avait pas l'air sujet aux évanouissements, et quand bien même il aurait eu une attaque, je ne vois pas comment il aurait pu passer par-dessus bord. S'il n'est plus à bord, Miss Strong, c'est qu'on l'a jeté à l'eau. Et le fait que vous n'ayez pas entendu crier me porte à croire qu'il était déjà mort, sans doute assassiné, lorsqu'on l'a poussé. »

La jeune fille frémit.

Une heure interminable s'écoula avant que le second vienne faire son rapport.

« M. Caldwell n'est pas à bord, commandant.

— Eh bien, Brently, je crains qu'il ne s'agisse pas d'un simple accident. Je vous charge d'inspecter vous-même, et avec un soin tout particulier, les affaires de M. Caldwell, pour découvrir un éventuel motif de suicide... Ou de meurtre.

— A vos ordres », répondit Brently.

Hazel Strong était atterrée. Pendant deux jours, elle s'enferma dans sa cabine, et lorsqu'on la revit paraître sur le pont, elle était lasse et blafarde, avec de grands cernes noirs sous les paupières. Qu'elle dorme ou qu'elle veille, elle revoyait sans cesse cette masse sombre tombant dans la mer glacée, sans un bruit, sans un cri.

M. Thuran s'empressa auprès d'elle, plein d'une tendre sollicitude.

« Quelle tragédie, chère mademoiselle... Je ne peux chasser cela de mon esprit.

— Moi non plus, répondit la jeune fille d'une voix faible. Je ne cesse de me dire qu'il aurait pu être sauvé si j'avais donné l'alerte.

— Ne vous tourmentez pas de la sorte, chère amie. Vous n'avez rien à vous reprocher : qui pourrait imaginer, voyant quelque chose tomber d'un bateau, qu'il s'agit d'un homme ? Et même si vous aviez donné l'alerte, personne ne vous aurait crue. Le temps d'arrêter le navire, de descendre les canots et de ramer à des milles

de là pour retrouver le corps... Non, le sauvetage aurait été impossible. Vous avez fait tout ce qui était en votre pouvoir pour ce pauvre M. Caldwell en signalant son absence. »

Ces mots de réconfort valurent à « M. Thuran » la gratitude de la jeune fille. Désormais, il la fréquenta assidûment, tout en caressant mentalement l'énorme héritage auquel elle était promise.

Pour continuer sa cour, Rokoff s'inventa donc des engagements pressants au Cap : Miss Strong lui avait confié qu'elle y séjournerait sans doute plusieurs mois pour rendre visite à son oncle.

« J'espère que nous continuerons à nous voir, avait dit la jeune fille. Il faudra nous rendre visite dès que nous serons installées. »

Mais Mme Strong ne voyait pas les choses d'un si bon œil.

« Quelque chose me déplaît chez ce M. Thuran, et je n'arrive pas à savoir quoi, déclara-t-elle à sa fille. Il a l'air d'un parfait gentleman à tous égards, mais je vois parfois une expression dans ses yeux... Quelque chose de fuyant qui m'inquiète.

— Comme vous êtes bête, maman chérie ! répondit la jeune fille en riant.

— Tu as raison. Mais je regrette la compagnie de ce pauvre M. Caldwell.

— Moi aussi », répondit Hazel.

Une fois arrivé au Cap, M. Thuran sut se rendre indispensable auprès des deux femmes. Les projets de mariage mûrissaient dans son esprit, et il passait des heures à dépenser sa future fortune en imagination.

Au bout de quelques semaines, Hazel Strong eut une des plus belles surprises de sa vie : en sortant d'une bijouterie, elle tomba nez à nez avec Jane Porter.

« Jane ! Mais d'où sors-tu, ma chérie ? Je n'en crois pas mes yeux !

— C'est incroyable, s'écria Jane tout aussi étonnée et ravie. Et moi qui t'imaginais à Baltimore... Comme c'est drôle ! »

Elles se jetèrent dans les bras l'une de l'autre et s'embrassèrent une bonne douzaine de fois.

Le yacht de Lord Tennington faisait escale au Cap pour une semaine au moins, après quoi il reprendrait sa route, le long de la côte occidentale, pour l'Angleterre où Jane devait se marier.

« Comment, s'exclama Hazel, tu n'es pas encore mariée ?

— Eh non. Si seulement l'Angleterre était à un million de kilomètres d'ici... »

Les passagers du yacht et les familiers de Mme Strong échangèrent de fréquentes visites. M. Thuran était de tous les dîners et de toutes les excursions. Par mille chatteries, il se ména-

gea l'amitié de Lord Tennington. Un beau jour, se trouvant seul avec lui, il prétendit que ses fiançailles avec Hazel Strong seraient annoncées dès leur retour en Amérique.

« Mais pas un mot de tout cela, mon cher Tennington, pas un mot.

— Certainement, je comprends, cher ami. Mais... Laissez-moi vous féliciter. Miss Strong est vraiment une jeune fille merveilleuse, oui, merveilleuse... »

Le lendemain, ce que Rokoff avait imaginé se réalisa : Lord Tennington l'invita, avec Mme Strong et Hazel, à se joindre à la croisière. De Londres, ils rejoindraient Baltimore par bateau.

Il fut décidé qu'ils partiraient le lundi suivant.

Le deuxième jour en mer, les deux jeunes filles se trouvaient dans la cabine de Hazel, regardant des photos que cette dernière avait prises au Cap. Dans le paquet se trouvaient d'autres clichés pris depuis son départ d'Amérique, que Hazel commenta, décrivant lieux et gens, pour le plus grand plaisir de son amie.

« Tiens, dit-elle soudain, voici quelqu'un que tu connais. Le pauvre homme, j'ai souvent voulu t'en parler, mais c'est un souvenir si pénible... »

Elle tenait le cliché de telle façon que Jane ne put voir d'abord le visage de cet homme.

« Il s'appelait John Caldwell, poursuivit Hazel. Tu te souviens de lui, sans doute ? C'est un Anglais, il disait t'avoir rencontrée en Amérique.

— Je ne m'en souviens pas. Fais voir la photo ?

— Le pauvre garçon s'est noyé pendant la traversée », conclut Hazel en tendant le cliché à son amie.

Un cri lui répondit.

« Noyé ? Oh ! Hazel, Hazel, ne me dis pas qu'il est mort, c'est impossible. Dis-moi que tu plaisantais, par pitié ! »

Et avant que son amie ait pu faire un geste, Jane Porter glissait sans connaissance sur le sol.

Hazel l'aida à reprendre ses esprits, et les deux jeunes filles demeurèrent un long moment sans rien dire.

Enfin, Hazel brisa le silence d'une voix embarrassée.

« Je ne savais pas que tu aurais un tel choc en apprenant sa mort. Étiez-vous donc si intimes, John Caldwell et toi ?

— John Caldwell ? Tu ne sais donc pas qui il était ?

— Mais si, comme je te l'ai dit : John Caldwell, de Londres.

— Oh ! Hazel, si seulement c'était vrai... Mais je connais trop bien ce visage, il est gravé dans mon cœur.

— Explique-toi, à la fin, s'écria Hazel au comble de l'angoisse. Qui était ce monsieur ?

— Tarzan. Je le reconnaîtrais entre mille.

— Jane ! C'est impossible...

— Je suis absolument sûre de moi. Oh ! Hazel, est-il mort, vraiment ? N'as-tu pas pu te tromper ?

— Hélas non ! ma chérie. J'aimerais croire qu'il ne s'agit pas du même homme, mais il y a tant de preuves... Maintenant que tu m'en parles, je me souviens qu'il disait être né en Afrique, et avait fait ses études en France.

— C'était vrai, murmura Jane faiblement.

— Et ses vêtements étaient marqués aux initiales J.C.T...

— Jean C. Tarzan, récita Jane de la même voix monotone. C'est le nom qu'il a pris en arrivant en France, m'a dit son ami d'Arnot. Et il est mort ! Quelle horreur, il est mort seul, dans l'océan glacé... Lui qui était la vie et la force incarnées, il a servi de nourriture à des bêtes gluantes et visqueuses qui... »

Incapable de continuer, elle enfouit la tête dans ses bras et tomba sur le sol, secouée de sanglots.

Pendant plusieurs jours, Miss Porter, souffrante, refusa de voir quiconque, à l'exception de son amie Hazel.

Lorsqu'elle reparut sur le pont, tous furent frappés du changement qui s'était opéré en

elle : ce n'était plus la jeune beauté américaine, alerte et vive, au charme de laquelle nul ne restait indifférent, mais une petite fille triste et silencieuse. Son visage s'était teinté d'une mélancolie désespérée dont seule Hazel Strong connaissait la cause.

Tous tentèrent de la réconforter et de la distraire, sans succès. Seules les plaisanteries du sémillant Lord Tennington lui arrachaient parfois un sourire fugace, mais elle passait le plus clair de son temps les yeux rivés sur l'océan.

Après la maladie de Jane Porter, la malchance s'acharna sur le yacht. D'abord, un moteur tomba en panne et ils dérivèrent pendant deux jours en attendant la fin des réparations. Puis une tempête les surprit, qui balaya du pont tous les objets mobiles qui s'y trouvaient.

Plus tard, deux matelots se cherchèrent querelle sur le gaillard d'avant : l'un reçut un mauvais coup de couteau et l'autre fut mis aux fers. Pour couronner le tout, un mousse tomba pardessus bord pendant la nuit et se noya avant qu'on ait pu lui porter secours. Le yacht croisa pendant près de dix heures autour de l'endroit où il avait disparu, en vain.

Après ces malheurs en série, tous les passagers du yacht affichaient une humeur inquiète et morose. Ils s'attendaient au pire. Les matelots, en particulier, ne cessaient de ressasser les

mauvais présages qui leur étaient apparus depuis le début du voyage, et les interprétaient comme les prémices d'une tragédie à venir.

Ces prophètes de malheur n'eurent pas longtemps à attendre. Deux nuits après la noyade du mousse, le petit yacht fut soudain ballotté de haut en bas. A une heure du matin, un choc épouvantable jeta les passagers endormis au bas de leur couchette. Un tremblement puissant secoua le bâtiment, qui se pencha sur un côté et demeura immobile pendant un moment : les moteurs s'étaient arrêtés.

Puis, dans un craquement atroce, le bateau se redressa. Tous coururent sur le pont. La nuit était obscure et nuageuse, il n'y avait pas un souffle de vent, et l'on distinguait, par-delà le sabord, une masse sombre flottant sur la mer.

« Une épave », expliqua l'officier de quart.

Un matelot remonta de la cale en hurlant :

« Bon Dieu ! Tout le fond est déchiré. Dans vingt minutes au plus tard, nous aurons coulé !

— Taisez-vous ! ordonna Tennington. Mesdames, rassemblez quelques-uns de vos effets les plus précieux. Ce n'est sans doute pas si grave, mais il nous faudra peut-être prendre les canots. Faites vite, je vous prie. Et vous, capitaine Jerrold, envoyez quelqu'un de compétent pour estimer les dégâts. En attendant, je suggérerais que nous préparions les canots. »

Ce ton calme et ferme fit merveille : les pas-

sagers s'empressèrent d'exécuter ses ordres. Les femmes revinrent sur le pont, on chargea leurs effets dans les canots et l'officier compétent vint faire son rapport, mais tout le monde savait à quoi s'en tenir : le *Lady Alice* coulait.

« Eh bien ? s'enquit le capitaine, voyant que son second hésitait.

— Je ne voudrais pas effrayer ces dames, capitaine, mais à mon avis, on coulera dans moins de dix minutes. Le trou est tellement grand qu'on pourrait y faire passer une vache. »

Depuis cinq minutes, l'avant du *Lady Alice* s'enfonçait dans les flots. La poupe se dressait de telle manière qu'on pouvait à peine tenir debout sur le pont.

Les quatre canots étaient prêts. En descendant dans l'un d'entre eux, Jane se retourna pour jeter un dernier regard au yacht. A ce moment précis, dans un vacarme assourdissant, la machinerie explosa, séparant le bateau en deux tronçons qui n'hésitèrent qu'un instant à la surface avant de disparaître sous la mer.

Dans son canot, l'excellent Lord Tennington essuya une larme : c'était un bel ami tendrement aimé qu'il voyait disparaître dans les flots, et non une somme d'argent perdue.

La nuit fut longue. Enfin, elle se termina, et le soleil des tropiques surgit au-dessus de l'eau.

Jane Porter, qui avait dormi d'un mauvais sommeil, fut éveillée par la lumière crue qui lui inondait le visage.

Elle était seule dans le canot avec Clayton et M. Thuran. Elle chercha du regard les autres canots, mais aussi loin que son regard se portât, rien ne venait briser l'effroyable monotonie de ce désert aquatique.

Ils étaient seuls sur cette minuscule embarcation, perdus dans l'immense océan Atlantique.

7

Retour à la nature

Le premier réflexe de Tarzan, en tombant dans l'eau, fut de nager le plus vite possible pour s'éloigner du paquebot et n'être pas broyé par les hélices.

Il n'avait aucun doute sur l'identité de son agresseur, et tout en nageant, il se maudissait d'avoir été si aisément joué par Rokoff.

Il dériva ainsi quelque temps, regardant les lumières du paquebot disparaître à l'horizon, sans même songer à appeler au secours. Il n'avait jamais appelé au secours de sa vie. Dans la jungle, il n'avait compté que sur ses propres ressources, et depuis la mort de ses parents lorsqu'il avait un an, il n'y avait jamais eu personne pour lui venir en aide.

Malgré les chances infimes qu'il avait de survivre, il n'hésita pas à nager en direction de la côte, tout en espérant que le paquebot ne l'avait pas laissé trop loin au large. Il progressait à grands mouvements souples, lentement. A ce rythme, ses muscles d'athlète pourraient tenir des heures.

A l'est, les étoiles guidaient sa course. Il enleva tour à tour ses souliers qui le gênaient, puis son pantalon.

Au moment d'ôter sa veste, il se souvint des précieux documents qui se trouvaient dans sa poche et, pour se rassurer, les chercha du bout des doigts. A sa grande consternation, il trouva la poche vide.

Bien sûr... Rokoff ne l'avait pas suivi et jeté par-dessus bord pour le seul plaisir de se venger. C'étaient ses documents qu'il convoitait, et c'est pour les dérober qu'il s'était donné toute cette peine ! L'homme-singe, avec une exclamation de dépit, laissa sa veste couler au fond de l'Atlantique.

Les premières lueurs de l'aube éteignaient les étoiles dans le ciel lorsqu'il distingua, droit devant lui, une masse noirâtre. En quelques brasses, il s'approcha pour découvrir un tronc d'arbre ballotté par les flots. Il s'y hissa, décidé à se reposer au moins jusqu'à ce qu'il fasse jour.

Harassé après une vingtaine d'heures sans sommeil, il s'endormit tout de suite.

La chaleur du soleil l'éveilla bien avant midi. La première sensation qui s'imposa à lui, avec l'acuité d'une véritable torture, fut la soif, mais l'instant d'après, une vague de joie l'envahit : loin à l'est, mais distinctement visibles, se dessinaient les contours du rivage.

Il arriva en vue de la côte à la fin de l'après-midi. Droit devant lui, une petite crique s'ouvrait au milieu des terres. La forêt, au nord, lui parut étrangement familière... Était-ce possible ? Le destin l'avait-il ramené sur les lieux mêmes de son enfance ?

En entrant dans la crique, ses derniers doutes s'évanouirent : là, sous ses yeux, à l'ombre de sa forêt natale, se dressait la case que John Clayton, Lord Greystoke, son père défunt, avait construite de ses mains.

Le cœur battant de joie et d'émotion, il prit pied sur le rivage.

Tout ce qu'il voyait lui était familier : la case, la plage, le petit ruisseau, la végétation dense de la jungle, la forêt sombre et impénétrable... Les oiseaux au plumage chatoyant, et les fleurs tropicales s'épanouissant en grappes sur les lianes qui tombaient des arbres immenses !

Tarzan des Grands Singes était de retour chez lui. Afin que nul ne l'ignore, il rejeta la tête en arrière et poussa le cri orgueilleux et sauvage de sa tribu.

Pendant un instant, le silence régna sur la

jungle, puis un rugissement sourd et profond lui répondit. C'était Numa le lion. Plus loin, étouffé par la distance, un hurlement terrifiant retentit : c'était le gorille.

Tarzan se pencha d'abord vers le ruisseau pour étancher sa soif, puis il entra dans la case. Rien n'avait changé de place : ni la table, ni le lit, ni le petit berceau construit par son père, ni les étagères... Tout était demeuré dans l'état où il l'avait laissé deux ans plus tôt.

Ayant satisfait sa curiosité, Tarzan entreprit de calmer la faim qui le tenaillait. Il n'y avait pas d'armes dans la case, sinon une de ses vieilles cordes, qui pendait au mur. Il lui fallait un couteau, des flèches... Eh bien, il se les procurerait avant le coucher du soleil !

En attendant, la corde lui suffirait à capturer sa première proie, pour calmer sa faim. Il l'enroula avec soin et la passa autour de son épaule, puis il sortit, en prenant bien soin de refermer la porte.

La jungle commençait tout près de la case. Tarzan y pénétra sans bruit, telle une bête sauvage partant pour la chasse. Il marcha quelque temps et, ne trouvant trace d'aucun gibier, finit par grimper à un arbre.

Bientôt, il volait de liane en liane, d'abord étourdi, puis submergé par la joie de vivre.

Vains regrets et peines de cœur s'évanouirent : il revivait ! Sa chère liberté, seule,

pouvait lui apporter le bonheur véritable. Comment pouvait-on préférer, à la paix enivrante de la jungle, les cités immondes et étouffantes des hommes civilisés ?

Avant la fin du jour, Tarzan atteignit un point d'eau.

Il connaissait ce gué où, depuis la nuit des temps, les bêtes de la forêt venaient se désaltérer. La nuit, Sabor et Numa se tapissaient sous la végétation dense de la jungle, guettant l'antilope ou le daim. Ce soir, Horta le sanglier faisait route vers le gué, et Tarzan l'attendait, l'estomac vide.

Il s'installa au-dessus du sentier, sur une branche basse, et attendit près d'une heure. La nuit descendit sur la jungle. Bientôt, il entendit quelques craquements et le froissement d'un corps massif entre les herbes hautes. Nul autre que Tarzan ne l'aurait reconnu. Il sourit : c'était Numa qui venait à l'affût.

Puis un autre animal se signala, trottinant avec précaution sur le sentier qui menait au point d'eau. Bientôt il montra le bout de son groin : c'était Horta, le sanglier à la chair exquise.

Tarzan se lécha les babines.

Horta allait passer sous l'arbre. Encore quelques pas et il serait à la portée de Numa... Tarzan imaginait les yeux brillants de son vieil ennemi, et comment, le souffle court, il retenait

le rugissement monumental qui pétrifierait sa proie. Puis il s'élancerait pour enfoncer ses crocs dans la chair pantelante...

Mais, à la minute même où Numa s'apprêtait à bondir, la corde vola dans les airs et se referma sur le cou de Horta.

Un grognement d'effroi, un cri perçant... Numa vit sa proie soulevée dans les airs, soustraite à sa faim. Dans l'arbre, au-dessus de lui, un visage moqueur le toisa avec un éclat de rire.

Numa rugit alors. Affamé, menaçant et furieux, il piétina sous l'arbre où l'homme-singe le narguait. Il se dressa sur les pattes de derrière et, labourant le tronc de ses griffes puissantes, lui arracha des lambeaux d'écorce.

Cependant, Tarzan avait hissé Horta auprès de lui, malgré ses mouvements frénétiques. Ses doigts de fer achevèrent le travail de la corde et, se passant de couteau, il dépeça sa proie à belles dents. Numa eut donc le déplaisir de voir un autre que lui déguster le savoureux dîner qu'il se destinait.

Il faisait nuit lorsque, enfin, Tarzan s'estima rassasié. Quel festin ! Il n'avait jamais pu s'habituer à cette viande pourrie qu'on lui servait chez les civilisés, et au fond de son cœur sauvage, il avait conservé un goût secret pour la chair fraîchement tuée, encore tiède.

Il essuya ses mains pleines de sang sur de grandes feuilles, chargea ce qui restait de sa

proie sur son épaule et s'en fut, par le chemin des arbres, jusqu'à sa case.

Chaque fois que Tarzan baissait les yeux vers le sentier sous les arbres, il apercevait Numa progressant au même rythme que lui. Ses yeux verts le suivaient dans l'obscurité. Cette fois, Numa ne rugissait plus. Au contraire : il avançait furtivement, comme l'ombre géante d'un chat, mais aucun de ses pas silencieux n'échappait à l'homme-singe.

Allait-il le traquer jusqu'à la porte de sa case ? dans ce cas, Tarzan devrait passer la nuit blotti entre deux branches d'arbre. Il préférait de loin son lit de branchages et d'herbes. Mais il connaissait, dans certain arbre, une fourche bien confortable qui lui offrirait un asile pour la nuit.

Car tel ou tel fauve de la jungle l'avait déjà contraint, des centaines de fois, à dormir dans ce même arbre, jusqu'à ce qu'une nouvelle lubie — ou le lever du soleil éloigne l'ennemi.

Cette fois, Numa renonça à le poursuivre et, après avoir poussé une série de rugissements épouvantables, il s'en alla chercher une proie plus facile.

Tarzan regagna sa case sans escorte et, quelques minutes plus tard, il s'étendait sur sa couche d'herbes fanées. M. Jean C. Tarzan n'avait pas eu plus de mal que cela à abandonner son vernis de civilisation : il sombra avec

bonheur dans le profond sommeil des fauves repus.

Dire que, pourtant, l'amour d'une femme aurait pu l'enchaîner à jamais à une autre existence, au point d'abolir jusqu'à la mémoire de sa vie sauvage...

Tarzan dormit tard le lendemain matin. La lutte avec l'Océan, puis sa randonnée dans la jungle avaient exigé de lui un effort dont deux ans de vie civilisée lui avaient ôté l'habitude.

Dès son réveil, il courut boire au ruisseau. Puis il plongea dans la mer et nagea un quart d'heure. De retour dans sa case, il se régala de la succulente chair de Horta. Rassasié, il enterra les restes de sa victime près de la cabane en prévision du dîner.

Puis, armé de sa corde, il retourna chasser dans la jungle. Cette fois, il était sur la piste d'un plus noble gibier : l'homme. Non pour se nourrir, mais en quête d'armes.

L'homme-singe marchait à grands pas vers le sud, et tout en avançant, comme Kala le lui avait appris, il chassait, retournant les souches pourries pour débusquer les insectes savoureux, grimpant aux arbres pour piller les nids, saisissant avec une rapidité féline un rongeur qui passait.

Tarzan était redevenu un singe, un anthropoïde farouche et brutal, élevé par Kala la guenon au sein de sa tribu...

De temps en temps, un sourire se dessinait sur ses lèvres : il se rappelait quelques-uns de ses amis, et les imaginait, placides, sanglés dans des chemises immaculées, se réunissant dans l'un de ces clubs parisiens dont d'Arnot lui avait ouvert les portes...

Cette nuit-là, il dormit loin de sa cabane, calé entre deux branches d'arbre à plus de cent pieds du sol. Une fois de plus, il avait dîné de bon cœur : Bara, le daim, n'avait pas résisté à son art de chasseur.

Le lendemain, dès l'aube, il reprit sa marche. Il avança ainsi pendant trois jours, suivant un cours d'eau pour être sûr d'aboutir à un village. Sa quête le mena en une région de la jungle où il ne s'était jamais aventuré auparavant. Au loin, à travers les arbres, il apercevait une chaîne de hautes montagnes au pied desquelles s'étendaient de larges plaines.

Dans cet espace ouvert, un gibier nouveau abondait : des centaines d'antilopes, des hordes de zèbres. L'homme-singe, ravi, se promit de visiter longuement cet univers inconnu.

Le matin du quatrième jour, une odeur nouvelle chatouilla ses narines. C'était l'odeur de l'homme, mais il ne la percevait encore que faiblement en raison de la distance. Il tressaillit de joie, tous ses sens en alerte, et bondit de liane en liane en direction de sa proie.

Enfin, il arriva en vue de ce qu'il avait cher-

ché des jours durant : un guerrier solitaire cheminant parmi les arbres.

Tarzan le suivit de près. Il n'attendait qu'une clairière pour pouvoir lancer sa corde. Mais tout en traquant le guerrier inconscient du danger, des pensées, filles de la civilisation, se présentèrent à son esprit.

Un homme civilisé ne tuait pas son semblable sans avoir pour cela un prétexte, même illusoire. Certes, Tarzan voulait prendre ses armes à cet homme. Mais était-il nécessaire de le tuer pour autant ?

Plus il y pensait, et plus l'idée du meurtre lui répugnait. Alors qu'il se demandait quoi faire, sa filature le mena au bord d'une clairière au bout de laquelle se dressait un village de huttes à toits de chaume, entouré d'une palissade.

Au moment où le guerrier émergeait de la forêt, Tarzan aperçut l'éclair fauve d'un corps puissant dissimulé dans les fourrés. C'était Numa, le lion, qui avançait entre les herbes hautes. Lui aussi traquait l'homme noir.

Dès lors que Tarzan sut le guerrier en danger, il cessa de le considérer comme une proie. Ce n'était plus qu'un homme comme lui, son semblable, menacé par un ennemi commun...

Mais Numa s'apprêtait à bondir. Il n'y avait pas un instant à perdre. Tout arriva en même temps, et Tarzan n'eut pas le loisir de calculer ni de réfléchir. Le lion bondit ; Tarzan poussa

un cri pour avertir le guerrier noir ; celui-ci se retourna... Juste à temps pour voir Numa s'envoler dans les airs, arrêté en plein élan par la corde au nœud coulant.

Tout s'était passé si vite que l'homme-singe n'avait pas eu le temps de se préparer à soulever la masse gigantesque du lion. La tension lui fit perdre l'équilibre et il tomba sur le sol, à moins de six pas de l'animal furieux.

Prompt comme l'éclair, Numa se retourna vers son nouvel ennemi. Le Seigneur des Singes, sans défense, crut sa mort arrivée. Mais cette fois, ce fut le guerrier noir qui vint à sa rescousse.

Sa lance vola dans les airs et s'abattit sur le dos musculeux du lion, le transperçant de l'aine au poitrail. Alors, avec un rugissement de rage, Numa se tourna vers son agresseur. Il marcha droit sur lui, mais la corde de Tarzan le força à s'arrêter ; et lorsqu'il se retourna vers l'homme-singe, ce fut pour sentir la brûlure d'une flèche empoisonnée dans sa chair.

A nouveau il s'arrêta, et pour toujours : Tarzan avait enroulé sa corde à un arbre.

Le guerrier sourit à cette ultime ruse, mais Tarzan décida d'achever Numa avant qu'il ne ronge la corde de ses crocs puissants. Il se saisit du poignard que portait le Noir et, lui faisant signe de tirer d'autres flèches sur le fauve agonisant, il s'approcha.

Numa, fou de douleur, poussait des rugissements assourdissants et se hissait sur ses pattes arrière pour tenter d'atteindre l'un ou l'autre de ses assaillants.

Mais Tarzan, plus agile que lui, se glissa sur son flanc gauche et, entourant de son bras puissant la gorge au poil de feu, il enfonça la longue lame dans la chair palpitante, du premier coup, droit au cœur.

Puis il se redressa. L'homme blanc et le Noir se regardèrent dans les yeux, au-dessus du cadavre de leur ennemi. Le guerrier fit le signe de la paix et de l'amitié, et Tarzan, Seigneur des Singes, lui répondit de même...

8

Le chef blanc des Waziri

Le bruit du combat avec Numa avait fait sortir du village voisin une foule de guerriers excités, qui gesticulaient et posaient question sur question sans même attendre les réponses.

Ils furent bientôt suivis par des femmes et des enfants, dont la curiosité redoubla en découvrant Tarzan. Le nouvel ami de l'homme-singe parvint enfin à se faire entendre, et, lorsqu'il eut parlé, les habitants du village rivalisèrent d'efforts pour honorer cette étrange créature qui avait sauvé l'un des leurs et vaincu Numa le terrible au corps à corps.

Ils le ramenèrent au village, lui présentèrent des volailles, des chèvres et de la nourriture cuite. Quand il désigna leurs armes, tous les

guerriers se précipitèrent pour aller chercher qui une lance, qui un bouclier, qui des flèches et un arc... Son ami, quant à lui, lui offrit le coutelas avec lequel il avait tué Numa.

Tout ce qui était dans le village était à sa disposition. Et c'était tellement plus simple, songea Tarzan, que de voler ou de tuer !

Il avait failli tuer cet homme qui se comportait maintenant comme son ami... Le Seigneur des Singes en éprouva de la honte. Désormais, il attendrait de savoir ce que valait un homme avant de songer à le tuer.

Cette idée lui rappela l'existence de Rokoff, et il regretta de ne l'avoir pas sous la main à cet instant. Celui-là, sans hésitation, méritait la mort !

Cette première nuit de Tarzan au village indigène fut marquée par une cérémonie en son honneur. Il y eut un banquet, car les chasseurs avaient ramené un zèbre et une antilope, et l'alcool coula à flots.

En regardant les guerriers danser à la lumière du feu, Tarzan fut frappé par la grâce de leur silhouette et la finesse de leurs traits. Il remarqua aussi que nombre d'hommes et de femmes portaient des bijoux en or, en particulier de lourds bracelets aux chevilles et aux poignets.

Il exprima le désir d'en voir un de plus près : son possesseur le retira de bonne grâce et

insista pour le lui offrir. C'était bien de l'or pur et Tarzan en fut étonné : il n'avait jamais vu les indigènes de la région se parer que des bijoux de pacotille achetés aux Européens. Il voulut demander d'où venait ce métal inestimable, mais ne parvint pas à se faire comprendre.

A la fin des danses, Tarzan exprima son intention de partir, mais tous l'implorèrent de rester dormir dans la grande hutte réservée au chef. Il tenta d'expliquer qu'il reviendrait le lendemain, sans succès. Pour finir, il marcha délibérément vers la palissade qui fermait le village, laissant ses nouveaux amis dans le désespoir.

Tarzan savait à quoi s'en tenir : il redoutait les rongeurs et la vermine qui infestent la plupart des villages. Il préférait de loin dormir entre deux branches, au grand air. Lorsque, arrivé près de la palissade, il s'élança dans les branches à la manière de Manu le macaque, des cris d'admiration et d'étonnement fusèrent.

Le lendemain matin, Tarzan réapparut parmi les indigènes aussi soudainement qu'il avait disparu la veille. Ceux-ci, reconnaissant leur invité, l'accueillirent avec des cris de joie et des rires. Ce jour-là, il accompagna les chasseurs dans la plaine, et ils le trouvèrent si adroit à manier les armes que leur admiration redoubla.

Pendant des semaines, Tarzan vécut parmi

ses nouveaux amis, chassant le buffle, l'antilope et le zèbre. Il apprit rapidement leur langue, se familiarisa avec leurs coutumes et leurs mœurs tribales. Les Waziri — car tel était leur nom — n'étaient pas cannibales, et l'anthropophagie ne leur inspirait que haine et mépris.

Busuli, le guerrier qui l'avait introduit parmi les siens, lui conta les légendes de sa tribu : comment, des années plus tôt, son peuple était venu du nord à marche forcée ; comment, de la nombreuse et puissante tribu qu'ils étaient, ils s'étaient vus réduits à une poignée d'hommes par les marchands d'esclaves.

Tout en parlant, Busuli caressait machinalement l'anneau d'or qui encerclait son bras. Tarzan se remémora soudain ses questions du premier soir.

« D'où vient ce métal jaune, Busuli ? »

Le Noir désigna du doigt le sud-est.

« De là-bas, à une lune de marche, peut-être plus.

— Y es-tu allé ?

— Non, mais certains des nôtres y sont allés voilà des années, quand mon père était jeune. Ils cherchaient un nouvel endroit pour installer le village. Quand ils sont arrivés là-bas, ils ont rencontré des hommes qui portaient beaucoup de bijoux en métal jaune. Même leurs pointes de lances et leurs flèches étaient jaunes, et aussi leurs ustensiles de cuisine.

« Ils habitaient dans un grand village entouré d'un mur et où les huttes étaient en pierre. Ils étaient terribles et ont attaqué nos guerriers avant même de leur demander ce qu'ils voulaient. Les nôtres étaient peu nombreux, mais ils se sont défendus vaillamment sur le sommet de la colline, jusqu'à ce que les autres se replient dans leur village. Ensuite, nos guerriers ont pris les bijoux sur le corps des victimes et ils sont revenus dans la vallée. Personne n'est plus jamais retourné là-bas.

« Ce sont de mauvais hommes, ceux qui vivent là-bas. Leur peau n'est ni blanche comme la tienne, ni noire comme la mienne, mais couverte de poils, comme celle de Bolgani le gorille.

— Mais, s'enquit Tarzan, parmi ceux qui ont rencontré ces hommes étranges et visité leur cité merveilleuse, y a-t-il quelqu'un qui soit encore en vie ?

— Waziri, notre chef, faisait partie de l'expédition. Il était très jeune alors. »

Le soir même, Tarzan interrogea Waziri. Le chef était très vieux, mais il se rappelait bien la route à prendre pour atteindre cette cité fabuleuse.

« J'aimerais m'y rendre, dit Tarzan après avoir écouté ses explications. Je voudrais voir ces hommes et leur prendre un peu de leur métal jaune.

— C'est une longue marche, répondit Waziri, et je suis un vieillard, mais après la saison des pluies et la crue des rivières, je t'accompagnerai avec quelques guerriers. »

Tarzan dut se contenter de cette proposition. Il aurait aimé partir dès le lendemain, car il était impatient comme un enfant, mais il résolut d'attendre.

Hélas ! le vieux chef Waziri mourut quelque temps après, sans avoir pu tenir sa promesse. La nuit même, des guerriers se réunirent pour choisir un nouveau roi.

Tous songeaient à Tarzan, qui avait amplement prouvé sa valeur et sa ruse en quelques mois de séjour parmi eux. Mais il fallait encore, en discutant autour du feu, estimer ses mérites.

Busuli parla le premier.

« Waziri est mort sans laisser de fils, et Tarzan a montré qu'il ferait un bon roi. Il est habile aux armes ! »

Brandissant sa lance, Busuli sauta sur ses pieds et se mit à danser lentement autour de Tarzan, le buste incliné, tout en chantant :

« Waziri, roi des Waziri ; Waziri, tueur de lions ; Waziri, roi des Waziri ! »

L'un après l'autre, les guerriers se joignirent à la danse rituelle pour signifier qu'ils acceptaient Tarzan. Les femmes avancèrent, se rassemblèrent en cercle autour d'eux et se mirent à frapper dans leurs mains et sur les tam-tam, en rythme, tout en chantant elles aussi.

Au centre du cercle se tenait Tarzan, ou plutôt Waziri, roi des Waziri, puisque, comme son prédécesseur, il devait désormais adopter le nom de la tribu.

Les pas des danseurs s'accéléraient, et leur chant résonnait de plus en plus fort dans la nuit. Les femmes se mirent à crier à l'unisson, à pleines voix.

Les danseurs brandissaient farouchement leurs lances, puis se baissaient et frappaient leurs boucliers contre le sol de terre battue. C'était un spectacle sauvage et fascinant, empreint d'une beauté primitive venue de la nuit des temps, à l'aube de l'humanité.

L'exaltation grandissait. L'homme-singe, n'y tenant plus, se joignit à la cérémonie. Pénétrant le cercle de guerriers noirs, il brandit sa lance dans un hurlement guttural, cédant lui aussi à la folle transe qui ensorcelait ses compagnons.

Tout souvenir de la civilisation l'avait abandonné. Il était de nouveau un sauvage, comme aux jours anciens, rendu à la vie libre et farouche qu'il adorait, fier de son titre de roi et de son peuple waziri.

Ah, si Olga de Coude avait pu le voir ! Aurait-elle reconnu le jeune homme élégant, silencieux et tranquille, dont le visage régulier et les bonnes manières l'avaient séduite ? Et Jane Porter ! Aurait-elle aimé ce chef d'une tribu guerrière dansant au milieu des siens ? Et

Paul d'Arnot ! Aurait-il cru que, quelques mois plus tôt, c'était ce même homme qu'il introduisait dans les cercles les plus fermés de la bonne société parisienne ?

Et qu'auraient pensé ses pairs de la Chambre des lords, si on leur avait montré ce géant à la gestuelle barbare qui dansait, une coiffe de chef sur la tête, en leur disant :

« Messieurs, voici John Clayton, Lord Greystoke. »

Cependant Tarzan, Seigneur des Singes, était vraiment devenu roi parmi les hommes.

Lentement mais sûrement, depuis le premier degré d'une échelle immuable, il accomplissait le long chemin de l'évolution qu'avaient parcouru ses ancêtres avant lui.

9

La Cité de l'Or

La nuit même où Tarzan devint roi des Waziri, la femme qu'il aimait gisait, inconsciente, au fond d'un canot de sauvetage à deux cents milles de distance.

Clayton, Rokoff et Jane avaient dérivé près de huit jours sur l'Atlantique. Tandis que Tarzan dansait au milieu de ses sujets nus et que la lueur du feu rougeoyait sur sa musculature puissante, la femme qui l'aimait agonisait lentement, amaigrie par les privations.

La semaine qui suivit son intronisation, Tarzan entama les préparatifs de son voyage en quête de la Cité de l'Or que le défunt Waziri lui avait décrite. Il choisit cinquante guerriers

parmi les plus vaillants, tous volontaires, pour l'accompagner dans ce voyage périlleux.

La richesse de cette cité l'attirait irrésistiblement : il savait que l'or, chez les hommes civilisés, fait des miracles. Mais le goût de l'aventure était, chez lui, aussi puissant que l'attrait de l'or.

Un matin, donc, dans la gloire du soleil tropical, Waziri, chef des Waziri, partit à la tête de cinquante guerriers en quête d'aventure et de richesse.

Il suivit exactement le chemin indiqué par le défunt chef, et ils marchèrent ainsi pendant des jours, remontant une rivière, en descendant une autre, puis une troisième. Au bout de vingt-cinq jours, ils s'arrêtèrent au flanc d'une montagne, espérant pouvoir contempler la cité merveilleuse dès le lendemain, depuis le sommet.

Après une nuit pleine d'espoir, dès l'aube, ils s'attaquèrent à la paroi à pic qui constituait l'ultime obstacle — le plus considérable — avant leur but. Il était près de midi lorsque Tarzan, qui grimpait le premier, atteignit enfin la cime de la montagne.

Captivé, il s'emplit du spectacle qui s'offrait à lui : une vallée désolée, sombre et étroite, parsemée d'arbres rabougris et de blocs de pierre, et tout au fond, une immense cité, avec des remparts monumentaux, des flèches, des tours, des minarets et des dômes qui scintillaient d'éclats rouges et jaunes dans le soleil.

Tarzan était encore trop loin pour détailler davantage l'architecture, et la ville lui parut d'une beauté fabuleuse. En imagination, il peuplait ses larges avenues et ses temples d'une foule laborieuse et sereine.

Pendant une heure, la petite expédition se reposa au sommet de la montagne, puis Tarzan amorça le départ vers la vallée. Il n'y avait pas de chemin, mais la descente fut moins harassante que ne l'avait été la montée du versant opposé. Une fois arrivés dans la vallée, ils progressèrent rapidement, et avant la tombée de la nuit, ils avaient atteint le mur d'enceinte de la cité.

C'était une muraille d'une cinquantaine de pieds de hauteur, écroulée par endroits, mais les parties les plus basses s'élevaient encore à dix ou vingt pieds. Elle constituait une protection formidable. A plusieurs reprises, Tarzan crut voir des silhouettes se profiler derrière les éboulis, et il avait sans cesse l'impression d'être épié, mais rien ne vint confirmer cette sensation.

Cette nuit-là, les membres de l'expédition campèrent devant la Cité de l'Or. La soirée avait été sereine, mais à minuit, un cri perçant les réveilla. D'abord suraigu, il décrut en une série de gémissements lugubres... Les guerriers waziri en ressentirent une telle frayeur qu'ils ne purent se rendormir pendant une heure. Le

lendemain matin, encore marqués par leur frayeur de la veille, ils jetaient des regards torves vers la ville immense et inquiétante qui se dressait devant eux.

Tarzan dut dépenser des trésors d'énergie et de persuasion pour les empêcher d'abandonner l'expédition et de rebrousser chemin vers la montagne. Il les menaça même d'entrer seul dans la Cité. Cet argument fut décisif : ils acceptèrent enfin de l'accompagner.

Pendant un quart d'heure, ils suivirent les remparts pour découvrir un accès. Ils finirent par rencontrer une faille d'une vingtaine de pouces de large.

A l'intérieur, un escalier de pierre usé par les siècles s'élevait devant eux, pour disparaître à un brusque tournant, quelques mètres plus haut.

Pour s'engager dans ce passage étroit, Tarzan dut tourner de profil ses larges épaules. Ses guerriers waziri marchaient à sa suite. Au tournant, ils découvrirent que l'escalier s'arrêtait, laissant place à un chemin plat qui serpentait pour s'arrêter brusquement, lui aussi, dans une cour étroite autour de laquelle s'élevait un mur intérieur, aussi haut que le rempart.

Ce mur intérieur était garni de créneaux alternant avec des merlons taillés en pointe. Par endroits, des blocs de pierre s'étaient écroulés, mais dans l'ensemble cette muraille était en

bien meilleur état que le rempart. Tarzan et ses hommes découvrirent cependant un passage étroit qui permettait de traverser ce nouvel obstacle. A la sortie, ils se trouvèrent dans une large avenue bordée d'édifices en ruine, sombres et menaçants, en granit taillé.

Au milieu des ruines, des arbres avaient poussé. La vigne vierge s'enroulait autour des fenêtres béantes comme des yeux morts. Mais de l'autre côté de l'avenue, un bâtiment plus petit semblait mieux conservé que les autres et moins envahi par la végétation.

C'était un édifice massif, surmonté d'un dôme gigantesque. De chaque côté de la porte s'élevait une rangée de colonnes avec, en guise de chapiteau, d'énormes oiseaux de forme grotesque sculptés à même la pierre.

L'homme-singe et ses compagnons contemplaient, avec stupéfaction et admiration, cette splendeur antique élevée en plein cœur de l'Afrique. Mais bientôt, ils remarquèrent une certaine activité à l'intérieur. Des silhouettes à peine discernables se mouvaient dans la pénombre...

Il n'y avait rien de précis que le regard puisse saisir, mais un grouillement confus, une impression de vie, inattendue en ce lieu si lugubre, vestige d'un passé révolu. Tarzan se rappela avoir lu, dans une bibliothèque parisienne, une légende selon laquelle un groupe

d'hommes blancs, aujourd'hui disparu, aurait vécu jadis au cœur de l'Afrique. N'était-il pas précisément en train de contempler les ruines de cette civilisation, construite par des ancêtres mythiques au fond de cette contrée sauvage ? Peut-être des survivants de cette race disparue peuplaient-ils encore les décombres de la cité construite par leurs devanciers...

De nouveau, son œil exercé saisit un mouvement indistinct dans le temple.

« Venez, dit-il aux Waziri, allons voir ce qui se cache dans ces ruines ! »

Les hommes hésitèrent à lui emboîter le pas, mais, le voyant franchir bravement le seuil, ils s'enhardirent et le suivirent à quelques pas, en groupes compacts qui semblaient l'image même de la terreur. Un seul cri comme celui de la nuit passée eût suffi à les égailler en désordre vers le passage conduisant, au-delà des remparts, vers le monde extérieur. Mais un silence profond régnait.

Tarzan pénétra dans le temple. Il sentait distinctement des dizaines de paires d'yeux braqués sur lui. Dans la pénombre, il distingua un corridor plus sombre, envahi par une sorte de bruissement... Il aurait juré avoir vu une main d'homme disparaître dans l'embrasure...

Le sol de cette pièce circulaire surplombée par un dôme était en ciment et, sur les murs en granit poli, on pouvait voir d'étranges bas-

reliefs représentant des hommes et des animaux. Par endroits, des plaques de métal jaune étaient serties dans la maçonnerie du mur. En s'approchant, Tarzan découvrit qu'elles étaient en or et portaient des séries de hiéroglyphes indéchiffrables.

Derrière cette pièce, Tarzan découvrit d'autres salles en enfilade, et tout au fond, l'édifice se terminait en plusieurs ailes immenses.

L'homme-singe s'engagea plus avant, remarquant au passage les richesses fabuleuses dont les constructeurs avaient orné toutes ces pièces. Dans l'une d'entre elles s'élevaient sept piliers d'or massif, dans une autre, le sol était d'or pur...

Pendant toute cette visite, les Waziri suivaient leur chef, toujours agglutinés les uns aux autres, et de tous côtés des silhouettes furtives les épiaient, sans jamais s'approcher assez pour qu'on pût s'assurer de leur présence.

La résistance nerveuse des guerriers était soumise à rude épreuve. Ils supplièrent Tarzan de retourner à la lumière du jour, prétendant que cette exploration leur porterait malheur, car, selon eux, les ruines étaient hantées par les esprits des morts qui les avaient habitées jadis.

« Ils nous observent, ô roi, murmura Busuli. Ils attendent que nous ayons atteint le lieu le plus reculé, alors nous serons à leur merci et ils

se jetteront sur nous pour nous dévorer à belles dents. C'est ainsi que procèdent les esprits. L'oncle de ma mère, qui est un grand sorcier guérisseur, me l'a répété plusieurs fois. »

Tarzan se mit à rire.

« Retournez à la lumière, mes enfants. Je vous rejoindrai quand j'aurai exploré ces ruines de fond en comble. Je veux trouver de l'or, ou m'assurer qu'il n'y en a pas. Nous pourrions au moins emporter ces plaques du mur — car les piliers sont trop lourds. Mais il doit y avoir des coffres remplis d'or que nous pourrions transporter plus facilement jusqu'au village. Allons, retournez dehors, vous respirerez mieux ! »

Quelques-uns des Waziri s'empressaient déjà d'obéir à leur chef, mais Busuli et plusieurs autres hésitèrent, partagés entre l'amour et la loyauté qu'ils devaient à leur chef, et de l'autre côté, la peur superstitieuse de l'inconnu.

C'est alors qu'un événement inattendu survint, qui les décida. Dans le silence des ruines, tout proche, s'éleva le même hurlement atroce que la veille. Avec des cris de terreur, les guerriers s'égaillèrent dans les salles du temple.

Tarzan demeura immobile, un sourire aux lèvres. Il était prêt à se battre si l'ennemi survenait. Mais le silence s'installa de nouveau, à peine troublé par l'écho de ce hurlement inhumain.

Alors, l'homme-singe s'enfonça toujours plus

avant dans l'obscurité du temple. Il marcha de salle en salle, jusqu'à se trouver devant une porte barricadée. Au moment où il s'apprêtait à l'enfoncer, le cri d'avertissement retentit, tout près cette fois. On lui interdisait d'entrer. Peut-être était-ce la chambre du trésor ?

En tout cas, le simple fait que des gardiens invisibles lui défendissent d'entrer suffit à exciter la curiosité du Seigneur de la Jungle.

Malgré le cri, qui se répéta plusieurs fois, il força la porte, de son épaule, jusqu'à ce qu'elle cède, dans un craquement de bois brisé.

A l'intérieur de cette ultime salle, il faisait noir comme dans une tombe. Nulle fenêtre ne laissait passer les rayons du soleil, et, le corridor étant lui-même plongé dans l'obscurité, nulle clarté ne passait par la porte ouverte. Tarzan s'avança à l'aveuglette dans ces ténèbres infernales, tâtant le sol du bout de sa lance...

Puis, soudain, la porte se referma derrière lui, et des dizaines de mains, venues de nulle part, l'agrippèrent frénétiquement.

Il se débattit avec un acharnement farouche, mais si ses coups faisaient mouche, si ses dents se plantaient dans la chair chaude et vivante, de nouveaux assaillants remplaçaient toujours ses victimes. Il finit par céder sous le nombre.

Ses ennemis, l'ayant jeté au sol, lui ligotèrent les mains et les pieds.

Il n'avait entendu que le halètement de ses

assaillants et les coups sourds, donnés et reçus. Il ne savait quelle sorte de créatures l'avaient vaincu. Des êtres humains, sans doute, puisqu'on l'avait attaché... Moitié poussant, moitié tirant, ils le traînèrent dans une cour intérieure du temple.

Alors, il put les voir. Ils étaient une centaine, petits, trapus, velus et le visage recouvert d'une barbe embroussaillée qui leur tombait jusque sur la poitrine.

Leur chevelure épaisse pendait sur le front fuyant, les épaules et jusque dans le dos. Les jambes étaient cagneuses, courtes et sans finesse, les bras longs et musclés. Ils portaient des pagnes en peau de lion ou de léopard, et avec les dents de ces mêmes animaux ils s'étaient fait de grands colliers qui leur battaient la poitrine.

De lourds anneaux d'or pur leur encerclaient les chevilles et les poignets. En guise d'armes, ils brandissaient des casse-têtes de bois noueux, et à leur ceinture, pendait un long poignard effilé.

Mais c'est leur visage qui stupéfia Tarzan : ils avaient la peau blanche, sans rien qui évoquât la physionomie africaine. Et pour tout dire, leur front fuyant, leurs petits yeux rapprochés et leurs cheveux filasse n'avaient vraiment rien d'avenant.

Pendant la bataille, ils n'avaient pas prononcé

un mot, mais maintenant ils parlaient avec animation, échangeant des monosyllabes dans une langue gutturale que l'homme-singe ne connaissait pas.

Ils l'abandonnèrent sur le sol dur et se hâtèrent vers une destination mystérieuse, à l'autre bout de la cour. Allongé sur le dos, Tarzan observa que la petite cour était entourée par les bâtiments du temple qui s'élevaient de toutes parts. On distinguait, tout en haut, un petit morceau de ciel bleu, et, dans un coin, un peu de feuillage, mais Tarzan n'aurait su dire si ces arbres se trouvaient dans le temple ou à l'extérieur.

A chaque étage, des galeries ouvertes surplombaient la cour. Le prisonnier distingua des silhouettes difformes, des cheveux emmêlés, de petits yeux brillants : on l'observait avec attention.

Tout en feignant l'immobilité, il éprouva la solidité de ses liens. Il n'était pas très solidement attaché, ses muscles suffiraient à le libérer en temps utile. Mais il valait mieux attendre la nuit, quand tous ces yeux ne seraient plus là pour l'épier.

Il gisait depuis plusieurs heures sur le sol dur de la cour quand les premiers rayons du soleil tombèrent sur lui. Presque au même moment, il entendit la course de pieds nus dans les galeries, et des visages sournois apparurent aux

balcons, tandis qu'une vingtaine d'hommes pénétraient dans la cour.

Pendant quelques instants, tous fixèrent le soleil de midi, puis, à l'unisson, ils entonnèrent à voix basse un chant aux consonances étranges. Ceux qui se trouvaient dans la cour se mirent à danser au rythme de la mélopée solennelle. Lentement, ils encerclèrent le prisonnier, leurs petits yeux rivés sur le soleil, se trémoussant comme une bande d'ours patauds.

Ce chant monotone dura ainsi pendant une dizaine de minutes. Soudain, d'un seul mouvement, ils se tournèrent vers leur victime et brandirent leurs casse-têtes en poussant des cris épouvantables. Le visage tordu dans d'atroces grimaces, tous se précipitèrent sur Tarzan.

C'est alors qu'une femme surgit parmi la foule assoiffée de sang. Frappant à grands coups d'une massue semblable à la leur, mais façonnée dans l'or pur, elle força les gnomes hideux à s'écarter.

10

Lâ

Pendant quelques minutes, Tarzan pensa que, par quelque miracle, une fée ou un monstre avait volé à son secours.

Mais bientôt, il se détrompa : ses agresseurs reprenaient en effet leur danse monotone autour de lui, et la femme les encourageait en accompagnant leur mélopée. Il comprit alors que, loin de le sauver, elle était venue prendre sa place dans une cérémonie incompréhensible pour lui.

La créature s'approcha de lui et, tirant un poignard de sa ceinture, elle trancha les liens qui lui enserraient les chevilles, puis lui fit signe de se lever. Aussitôt, les hommes cessèrent de danser.

Passant autour du cou de Tarzan la corde qu'elle venait de couper, elle conduisit le prisonnier de l'autre côté de la cour. Deux par deux, les hommes suivaient.

A travers un dédale de corridors, elle emmena Tarzan jusque dans les entrailles secrètes du temple... Enfin, ils arrivèrent dans une grande salle au centre de laquelle se dressait un autel. Tarzan comprit alors le sens de l'étrange cérémonie qui venait de se dérouler.

Il était tombé aux mains des adorateurs du soleil. Si cette femme avait feint de le libérer, c'était pour accomplir un des rites barbares qui précédaient l'inéluctable sacrifice.

Le soleil, en pénétrant dans la cour et en le frappant de ses rayons, l'avait désigné comme sa victime. Alors, la prêtresse était sortie du temple pour l'arracher aux mains impures des humains et l'immoler elle-même à la divinité resplendissante.

Pour s'assurer que ses déductions étaient justes, il suffit à Tarzan de poser les yeux sur l'autel taché de rouge sombre. Des éclaboussures de sang maculaient la pierre et le sol proche, et dans des niches tout autour de la pièce, des crânes humains étaient disposés.

La prêtresse conduisit sa victime jusqu'aux marches de l'autel. De nouveau, les galeries surplombant la salle s'emplirent de guetteurs, et par une porte voûtée, une procession de femmes pénétra lentement dans la pièce.

Comme les hommes, elles portaient des pagnes en peaux de bêtes, des bijoux et des chaînes d'or pur. Dans leurs cheveux bruns, des sequins d'or habilement assemblés, ronds ou ovales, composaient une sorte de voile qui pendait de chaque côté jusqu'à la taille.

Elles étaient mieux proportionnées que les hommes, et leurs traits étaient moins dégénérés. La forme du front et les grand yeux noirs dénotaient une intelligence supérieure, et plus d'humanité que n'en possédait l'autre sexe.

Chaque prêtresse portait deux coupes d'or. Elles s'arrêtèrent en ligne d'un côté de l'autel pendant que les hommes se plaçaient de l'autre côté. Puis, chacun avança pour prendre la coupe des mains de la femme qui lui faisait face.

Le chant reprit.

Soudain, une femme sortit d'une caverne sombre pratiquée sous l'autel : la grande prêtresse, songea Tarzan.

C'était une femme jeune, dotée d'un visage agréable et intelligent. Elle portait des ornements semblables à ceux de ses serviteurs, mais plus élaborés. Les jambes et les bras nus étaient presque entièrement dissimulés sous les bijoux sculptés, et son vêtement taillé dans la peau d'un léopard entier était maintenu par une chaîne d'or sertie de diamants qui dessinaient des figures bizarres.

A la ceinture, elle portait un long poignard orné de joyaux et, au lieu du casse-tête traditionnel, elle tenait une fine baguette.

Elle s'arrêta derrière l'autel. Les chants cessèrent alors. Prêtres et prêtresses s'agenouillèrent devant elle et, levant sa baguette au-dessus d'eux, elle débita une longue prière qui semblait ne jamais devoir finir.

En entendant sa voix douce et musicale, Tarzan avait du mal à croire que, dans quelques instants, un zèle fanatique la transformerait en bourreau sanguinaire et illuminé. Oui, dès que le sang coulerait, elle serait la première à se précipiter pour le boire, encore tiède, dans la coupe en or posée sur l'autel !

Une fois la prière dite, elle regarda Tarzan pour la première fois. Ses yeux exprimaient une curiosité considérable, et elle l'examina de la tête aux pieds. Puis elle s'adressa à lui, avec l'air d'attendre une réponse.

« Je ne comprends pas ta langue, répondit Tarzan. En connais-tu une autre ? »

Mais il eut beau lui parler en français, en anglais, en arabe, en waziri, elle secouait la tête sans comprendre.

Tarzan crut distinguer une note de tristesse dans sa voix lorsque, s'adressant à ses serviteurs, elle leur ordonna de poursuivre la cérémonie. Ils reprirent donc leurs danses absurdes pendant que la prêtresse, debout au milieu

d'eux, ne pouvait détacher les yeux du prisonnier.

La danse cessa enfin. A son signal, les prêtres se précipitèrent sur l'homme-singe et le couchèrent sur l'autel, la tête pendant d'un côté et les jambes de l'autre.

Puis hommes et femmes se rangèrent à nouveau en deux colonnes, préparant leurs petites coupes pour recueillir le sang du sacrifice.

Dans le rang des prêtres, une dispute s'éleva entre deux individus qui pensaient avoir droit à la première place.

Une énorme brute à face de gorille prétendait reléguer au second rang un petit homme indigné qui en appela immédiatement à la grande prêtresse. Celle-ci, d'un ton péremptoire, envoya le gorille au bout de la file. Celui-ci s'exécuta lentement, non sans marmonner et grommeler dans sa barbe.

La prêtresse alla se placer au-dessus de Tarzan et récita une invocation, tout en élevant graduellement son poignard effilé. Une éternité s'écoula. Enfin le bras s'arrêta de monter et l'homme-singe vit l'arme s'immobiliser au-dessus de sa poitrine.

Alors, petit à petit, la lame se mit à descendre, aussi lentement qu'elle était montée, d'abord. Mais bientôt, le rythme de l'incantation se précipita, et avec lui, le mouvement du bras. Au bout de la file des hommes, l'homme

écarté par la prêtresse grommelait toujours. Sa voix résonnait de plus en plus fort, une femme protesta d'un ton acerbe.

A cet instant, le poignard n'était plus qu'à quelques centimètres de la poitrine de Tarzan... Soudain, la grande prêtresse figea son élan et leva la tête pour signifier au prêtre indiscipliné ce qu'elle pensait de son attitude sacrilège.

L'effet qu'elle escomptait ne suivit visiblement pas : Tarzan tourna la tête vers eux juste à temps pour voir le casse-tête de la brute s'abattre sur la tête de sa voisine et lui fendre le crâne d'un seul coup.

La scène qui suivit, Tarzan y avait assisté des centaines de fois dans la jungle. Il avait vu la folie s'emparer de Kerchak, Tublat, Terkoz, et d'une douzaine d'anthropoïdes mâles de sa tribu, il avait vu Tantor l'éléphant en proie à cette rage meurtrière qui frappait tout mâle de la jungle.

Le prêtre était devenu fou, lui aussi.

Brandissant son casse-tête, il se rua vers ses semblables. Avec des cris de fureur épouvantables, il frappait en aveugle, dans tous les sens, faisant jaillir la cervelle, enfonçant ses dents jaunâtres dans la chair de ses malheureuses victimes.

Les yeux écarquillés d'horreur, la grande prêtresse, qui tenait toujours le poignard au-

dessus de la poitrine de Tarzan, regardait l'enragé semer la destruction et la mort parmi ses disciples.

La salle se vida. Ne demeurèrent que les morts gisant sur le sol, la grande prêtresse, Tarzan couché sur l'autel, et le forcené. Ce dernier se tourna enfin vers la femme, et ses yeux s'allumèrent d'une frénésie nouvelle.

Il s'avança vers elle et lui parla, mais cette fois, à sa grande surprise, Tarzan comprit son langage. Le dernier auquel il aurait pensé pour converser avec un être humain... Et pourtant il les connaissait, ces sons gutturaux et comme aboyés. C'était la langue de la tribu anthropoïde !

La femme répondit dans le même idiome.

Il la menaçait ; elle tentait de le raisonner, mais à l'évidence elle avait perdu toute autorité sur lui. La brute s'approchait de l'autel, tendant des mains griffues pour la saisir.

Cependant, Tarzan tirait sur les liens qui enserraient ses poignets. La prêtresse, tout absorbée par le danger qui la menaçait, ne prêtait plus attention à sa victime. Comme la brute passait devant lui, l'homme-singe rompit ses liens dans un effort surhumain. L'effort l'envoya rouler au pied de l'autel.

Il se releva d'un bond. Les cordes glissèrent de ses bras libres, mais il s'aperçut qu'il était seul. La grande prêtresse et le forcené avaient disparu. Disparu ? Pas vraiment...

Un hurlement étouffé retentit dans la caverne qui s'ouvrait sous l'autel. Sans songer au danger, ou même à s'échapper, Tarzan le Seigneur des Singes vola au secours de la femme en danger. D'un bond, il fut dans la chambre souterraine, dévalant l'escalier aux pierres immémoriales, sans même savoir où il le conduisait.

La faible lueur qui filtrait d'en haut lui permit de distinguer une cave voûtée d'où partaient plusieurs couloirs qui s'enfonçaient dans l'obscurité. Mais l'objet de ses recherches était devant lui.

La brute avait plaqué au sol la prêtresse et l'étranglait de ses mains noueuses pendant qu'elle se débattait avec l'énergie du désespoir.

La poigne puissante de Tarzan s'abattit sur l'épaule du prêtre. Surpris, celui-ci lâcha sa victime et se tourna vers le nouveau venu, l'écume aux lèvres. Retroussant les babines, il s'apprêta à se battre avec toute la force que donne une folie furieuse...

Par chance, sa soif de sang lui avait fait oublier le poignard glissé dans sa ceinture : il se battait comme un fauve, à mains nues.

Mais il avait affaire à forte partie. Tarzan, rompu à l'art du combat par son éducation sauvage, savait mieux que lui utiliser ses armes naturelles. Ils tombèrent sur le sol, s'empoignant et se mordant comme deux gorilles en

colère, tandis que la grande prêtresse, aplatie contre le mur, contemplait d'un œil fasciné la lutte sauvage qui se déroulait à ses pieds.

Enfin, l'étranger referma ses doigts puissants sur la gorge de l'ennemi et lui brisa le cou. Puis, rejetant le corps inerte, il posa le pied dessus et leva la tête pour pousser son cri de victoire. Mais, ses yeux tombant sur le passage ouvert vers le temple sacrificiel, il se souvint qu'il avait mieux à faire.

La jeune femme, jusque-là paralysée par la peur, commençait à penser que, délivrée d'un forcené, elle allait tomber aux mains de celui qu'elle s'apprêtait à tuer un instant plus tôt.

Elle chercha une issue. La bouche noire d'un corridor s'ouvrait devant elle, mais au moment où elle allait s'y engager, l'homme-singe l'arrêta.

« Attends », dit Tarzan des Grands Singes dans la langue de Kerchak.

La femme le contempla avec stupéfaction.

« Qui es-tu, murmura-t-elle, pour parler la langue des premiers hommes ?

— Je suis Tarzan, le Seigneur des Singes.

— Que me veux-tu ? Pourquoi m'as-tu sauvée des mains de Tha ? »

La réponse fusa, sous forme d'une question :

« Comment aurais-je pu laisser une femme sans défense se faire tuer ? »

Mais elle n'était pas rassurée pour autant.

« Que vas-tu faire de moi, à présent ?

— Rien. Toi, tu peux faire quelque chose pour moi. Tu peux me conduire hors d'ici et me rendre la liberté. »

Tarzan n'avait guère d'espoir. Il était certain qu'elle refuserait de l'aider et que le sacrifice reprendrait là où la fureur de Tha l'avait interrompu. Mais, débarrassé de ses liens et possédant désormais le poignard de sa victime, il ne craignait plus rien...

La jeune femme le contempla un moment en silence.

« Tu es un homme bien étrange, dit-elle enfin. Tu es celui dont j'ai rêvé tant de fois, jour et nuit. Nos ancêtres, ceux qui bâtirent cette cité, je les ai imaginés pareils à toi. Puissants et forts, hardis, tirant du sol les richesses merveilleuses pour lesquelles ils avaient abandonné leur propre civilisation... Je ne sais pas pourquoi tu es venu à mon secours, ni pourquoi tu renonces à te venger.

— J'imagine, répondit Tarzan, que tu n'as fait que ce que ta religion te commandait. Je ne peux pas t'en vouloir personnellement pour cela, et peu importe ce que je pense de tes croyances. Dis-moi plutôt qui tu es, et d'où vient ton peuple.

— Je suis Lâ, Grande Prêtresse du Temple du Soleil dans la Cité d'Opar. Nous descendons d'un peuple venu ici il y a plus de dix mille ans,

en quête d'or. Leur domaine s'étendait d'un océan sous le soleil levant à un autre où le soleil se couche, la nuit, pour se rafraîchir. Ils étaient fabuleusement riches, mais ils ne vivaient que quelques mois ici, dans leurs palais. Le reste du temps, ils retournaient dans leur pays lointain, au Nord.

« Les bateaux allaient et venaient entre l'ancien et le nouveau monde. Pendant la saison des pluies, seuls demeuraient ici les contremaîtres des mines, avec leurs esclaves noirs, les marchands qui voulaient s'approvisionner et les soldats qui maintenaient l'ordre dans les villes et dans les mines.

« C'est alors que survint la catastrophe. Une année, après la saison des pluies, personne ne revint. On les attendit pendant des semaines et des semaines, mais en vain. On envoya alors un bateau chercher des nouvelles de la contrée-mère, mais la galère vogua sur l'océan pendant des mois sans trouver trace de notre continent d'origine. Il avait été englouti par les flots.

« Alors mon peuple entra en décadence. Désespérés, les malheureux devinrent la proie des hordes indigènes du Nord et du Sud. Une par une, les cités furent abandonnées ou conquises. Les survivants furent enfin forcés de trouver refuge dans la montagne, derrière les murs de cette forteresse. Lentement, notre pouvoir décrut, notre civilisation et notre intel-

ligence dégénérèrent. Du peuple nombreux que nous étions, il ne reste désormais qu'une petite tribu de singes féroces.

« Car nous vivions au contact des singes depuis des siècles. Nous les appelons "les premiers hommes" et nous utilisons leur langue aussi souvent que la nôtre, réservée aux rites religieux. Bientôt nous l'aurons oubliée elle aussi, et dès lors, rien ne nous distinguera plus des anthropoïdes...

— Mais pourquoi es-tu plus humaine que les autres ? demanda Tarzan.

— Les femmes ne sont pas retournées à l'état sauvage aussi vite que les hommes. Peut-être parce que les hommes demeurés ici au temps de la grande catastrophe étaient les plus vils, alors que des femmes nobles officiaient comme prêtresses dans les temples. Je descends moi-même d'une longue lignée : la charge sacrée se transmet de mère en fille. Nous choisissons nos maris parmi les êtres les moins dégénérés. L'homme le plus parfait, le plus beau et le plus intelligent, devient l'époux de la grande prêtresse.

— Eh bien ! fit Tarzan avec un petit sourire. Tu auras du mal à choisir parmi ceux que j'ai vus...

— Ne blasphème pas. Ces hommes sont sacrés. Ce sont des prêtres.

— Il y en a peut-être d'autres plus agréables à regarder ?

— Les autres sont encore pires », murmura-t-elle.

Tarzan eut pitié de ce destin tragique.

Malgré la pénombre ambiante, il ne pouvait s'empêcher d'être frappé par la beauté de cette femme.

« Que vas-tu faire de moi ? reprit-il soudain. Vas-tu me rendre la liberté ?

— Le Dieu Rayonnant t'a choisi pour victime. S'ils te retrouvent, je n'aurai pas le pouvoir de te sauver... Mais je ferai en sorte qu'ils ne te retrouvent pas. Tu as risqué ta vie pour sauver la mienne et j'en ferai autant pour toi. Ce ne sera pas facile. Cela nous prendra peut-être des jours, mais je suis sûre de pouvoir te libérer. Dépêche-toi : ils partiront bientôt à ma recherche, il ne faut pas qu'ils nous voient ensemble. S'ils pensent que j'ai trahi mon dieu, ils me tueront.

— Je ne veux pas te faire courir de risque, répliqua Tarzan. Je retournerai dans le temple et je me battrai seul pour m'enfuir. Ainsi, personne ne pourra te soupçonner. »

Mais Lâ refusa catégoriquement.

Elle finit par le persuader de la suivre, arguant qu'ils étaient déjà demeurés trop longtemps dans la cave pour ne pas éveiller les soupçons.

« Je te cacherai et je m'en retournerai seule. J'expliquerai que je suis restée inconsciente

après que tu as tué Tha, et que je ne t'ai pas vu partir. »

Elle le guida dans les corridors obscurs jusqu'à une petite chambre où un interstice du plafond laissait filtrer une faible lumière.

« C'est la Chambre des Morts. Personne ne viendra te chercher ici, ils n'oseraient pas. Je reviendrai à la nuit. D'ici là, j'aurai sans doute trouvé une idée pour t'aider à fuir. »

Elle disparut.

Tarzan demeura seul dans la Chambre des Morts, quelque part sous la Cité antique d'Opar...

11

Les naufragés

Clayton rêvait qu'il buvait de l'eau, une eau pure et délicieuse, à petites gorgées. Une secousse du canot lui fit reprendre conscience : il pleuvait à torrents, son visage et ses vêtements étaient inondés de pluie.

La lourde pluie tropicale était venue réveiller les naufragés à court d'eau et de vivres, qui dérivaient depuis des jours.

Clayton ouvrit la bouche et se mit à boire. Sa soif apaisée, il reprit quelques forces, si bien qu'il parvint à se dresser sur les coudes. M. Thuran n'avait pas repris conscience, il gisait à l'autre bout du canot. Quant à Jane... Jane Porter était roulée en boule, petite sil-

houette pitoyable, et ne respirait presque plus. Que restait-il de sa force, de sa beauté ?

Un instant, Clayton la crut morte. Avec une peine infinie, il se traîna vers elle, saisit un linge trempé d'eau et lui glissa quelques gouttes entre les lèvres.

Tout d'abord elle demeura inerte, puis ses paupières se mirent à palpiter. Clayton frictionna ses mains amaigries et lui donna encore un peu d'eau. Enfin, la jeune fille ouvrit les yeux et le regarda longtemps, sans comprendre où elle se trouvait.

« De l'eau, murmura-t-elle enfin. Est-ce que nous sommes sauvés ?

— Il pleut, expliqua-t-il. Au moins, nous avons à boire. La pluie nous a ranimés tous les deux.

— Et M. Thuran ?

— Je ne sais pas. Il semble inconscient. »

Tous deux parlaient d'un ton contraint : dès les premiers jours du naufrage, lorsque les vivres étaient venus à manquer, Thuran avait révélé sa vraie nature égoïste et malhonnête.

Soudain, levant les yeux vers l'horizon, Clayton aperçut quelque chose qui le fit tressaillir de joie.

« Terre ! cria-t-il. Dieu soit loué, Jane, je vois la côte ! »

La jeune fille regarda dans la direction indiquée et aperçut, elle aussi, la plage dorée qui

s'étendait à moins de cent mètres de distance et, un peu en arrière, la végétation luxuriante de la jungle.

« Ranimez donc M. Thuran », murmura-t-elle.

Une demi-heure plus tard, le Russe ouvrait les yeux. Lorsqu'il comprit enfin qu'ils étaient sauvés, le fond du canot touchait déjà le sable.

L'eau qu'il avait bue et l'espoir renaissant donnèrent à Clayton la force de sauter à l'eau et de tirer l'embarcation jusqu'au rivage. Il eut même le réflexe de nouer l'amarre à un arbuste qui poussait sur le banc de sable, car on était à marée basse, et il craignait que la mer, montant jusqu'au bateau, ne l'emportât ensuite au large.

D'un pas mal assuré, il marcha jusqu'à la jungle pour cueillir les fruits tropicaux qui poussaient à profusion. Sa précédente expérience de la jungle lui avait appris lesquels étaient comestibles, et après une heure d'absence, il revint sur la plage, les bras chargés de nourriture.

La pluie avait cessé et le soleil tapait si fort que Jane insista pour gagner la terre ferme sans attendre. Revigorés par les fruits de Clayton, les trois naufragés parvinrent à se réfugier à l'ombre d'un arbre.

Là, épuisés, ils dormirent jusqu'à la nuit.

Pendant un mois ils vécurent sur la plage dans une sécurité relative. Leurs forces revenant, les deux hommes construisirent un abri rudimentaire dans un arbre, assez loin du sol pour échapper aux grands fauves.

Le jour, ils cueillaient des fruits et capturaient de petits rongeurs, et la nuit ils se blottissaient dans leur refuge, tremblant de peur à l'idée des bêtes féroces tapies dans l'obscurité.

Ils dormaient sur les litières de feuillage, et pour toute couverture, Jane Porter avait le vieux manteau de Clayton. Celui-ci avait érigé une sorte de cloison qui séparait leur refuge en deux « chambres » : une pour la jeune fille, une pour M. Thuran et lui-même.

Dès les premiers jours, leur compagnon d'infortune s'était montré égoïste, brutal, arrogant, poltron et indécent. Plusieurs fois, Clayton avait dû en venir aux mains à cause de son attitude envers Jane, et il n'osait même pas la laisser seule avec lui un instant.

Le jeune Anglais et sa fiancée subissaient un cauchemar permanent, vivant dans l'espoir qu'on leur porterait secours.

Jane pensait sans cesse à sa précédente expérience sur le rivage africain. Si seulement le dieu invincible de la jungle avait pu se trouver à leur côté ! Ils n'auraient pas eu à redouter les fauves en quête de gibier, ni cet individu insupportable. La jeune fille ne pouvait se défendre

de comparer la maigre protection offerte par Clayton avec celle qu'elle aurait pu espérer de Tarzan.

Un jour, alors que son fiancé était allé chercher de l'eau au ruisseau et que Thuran lui avait parlé grossièrement, elle lui dit le fond de sa pensée :

« Vous avez bien de la chance que ce pauvre M. Tarzan soit tombé du paquebot qui le ramenait en Afrique et qu'il ne soit pas là pour vous voir me traiter de la sorte.

— Comment, ricana Thuran, vous connaissiez ce porc ?

— Je connaissais cet homme, et c'était sans doute le seul homme véritable que j'eusse jamais rencontré. »

Quelque chose dans le ton de sa voix indiqua au Russe qu'elle ressentait, pour son ancien ennemi, plus que de l'amitié. Il sauta sur l'occasion pour se venger bassement du disparu en salissant sa mémoire.

« Il était pire qu'un porc ! C'était un poltron et un couard. Ayant déshonoré une femme, il l'a chargée de toute la faute pour se soustraire à la colère du mari. Mais son stratagème a échoué, et il a dû fuir la France pour éviter un duel. C'est ainsi qu'il s'est retrouvé sur le même bateau que Miss Strong et moi, en partance pour Le Cap. Je sais de quoi je parle : la femme en question était ma sœur. Mais j'en sais plus,

figurez-vous, et je vais vous dire une chose que tout le monde ignore. Votre courageux M. Tarzan s'est jeté par-dessus bord, mort de peur, parce que je l'avais reconnu et que j'exigeais réparation dès le lendemain matin ! J'avais prévu un duel au couteau, dans ma cabine. »

Jane éclata de rire.

« Comment pouvez-vous imaginer un instant que quiconque vous a connus, M. Tarzan et vous, puisse ajouter foi à de telles balivernes ?

— Ah ! Et pourquoi, selon vous, voyageait-il sous un faux nom ? insinua M. Thuran.

— Je ne vous crois pas ! »

Mais le soupçon, déjà, s'emparait de Jane. Pourquoi Tarzan s'était-il présenté à Hazel Strong sous le nom de John Caldwell ?

A une dizaine de kilomètres de là, toute proche, se trouvait la petite case de Tarzan — mais Jane ne s'en doutait pas, et l'espace de jungle impénétrable qui les séparait comptait pour des milliers de kilomètres.

Et un peu plus loin que la case, plus haut sur la côte, une partie des passagers du *Lady Alice* vivaient dans des abris grossiers mais solides...

Ils avaient ramé dans leurs canots, sur une mer calme, pour toucher terre en moins de trois jours. Ces conditions relativement clémentes avaient atténué leur désespoir et leur chagrin, ils n'avaient à souffrir que de la dureté inaccoutumée de leur nouvelle existence.

Ils vivaient dans l'espoir que les occupants du quatrième canot eussent été repérés et secourus, et que sur leurs indications on entreprenne des recherches le long de la côte. Lord Tennington avait emporté, dans son canot, armes à feu et munitions, aussi étaient-ils correctement armés pour se défendre et chasser du gibier de toute espèce.

Le professeur Porter, convaincu que sa fille avait été secourue, passait son temps en observations scientifiques de la plus haute importance, s'égarant imprudemment, au grand désespoir de son secrétaire, M. Philander.

Hazel Strong et sa mère faisaient preuve d'une fermeté d'âme surprenante malgré leur peur des bêtes fauves. Quant à Lord Tennington, sa bonne humeur naturelle et son autorité sur les matelots faisaient de lui le chef incontesté du groupe.

Si seulement ces naufragés bien organisés et jouissant d'une certaine sécurité avaient pu voir le trio en haillons qui tentait de survivre à quelques kilomètres de là, ils auraient eu du mal à reconnaître leurs convives du *Lady Alice*...

Les vêtements de Clayton et de M. Thuran, déchirés par les ronces au cours des expéditions de chasse, les laissaient presque nus : aussi s'étaient-ils confectionné des pagnes dans la peau des animaux qu'ils avaient tués. Avec

leurs jambes nues et leurs barbes hirsutes, ils ressemblaient à s'y méprendre à des hommes préhistoriques.

Il s'était écoulé deux mois depuis leur naufrage, lorsque la première catastrophe survint.

Thuran souffrant d'une violente fièvre, Clayton était parti seul à la chasse. Jane attendait son retour à l'orée de la jungle lorsqu'elle aperçut derrière son fiancé, dans les herbes hautes, une tête fauve et deux yeux jaunes injectés de sang.

C'était un vieux lion famélique qui n'avait rien mangé depuis trois jours et se délectait d'avance d'une proie aussi facile. Clayton ne s'était pas rendu compte de sa présence, mais le visage décomposé de Jane suffit à l'avertir. Jetant un coup d'œil rapide derrière lui, il comprit en un éclair l'étendue du danger.

Numa[1], affamé et sentant déjà le contact de la chair tendre sous sa griffe puissante, ouvrit toutes grandes ses larges mâchoires pour émettre une série de rugissements assourdissants.

« Courez, Jane ! hurla Clayton. Vite, à l'abri. »

1. Numa est le nom générique donné à tous les lions par Tarzan.

Mais elle demeurait immobile, paralysée par la terreur, contemplant la mort qui l'attendait. Quant à Clayton, incapable de supporter cette tension plus longtemps, il enfouit la tête dans ses bras et, tournant le dos à la bête, attendit.

Le jeune fille le regarda avec dégoût avant de fermer les yeux à son tour. Qu'attendait-il pour agir ? S'il fallait mourir, autant mourir en homme, affronter la bête avec courage. Qu'aurait fait Tarzan à sa place ?

Les minutes s'écoulaient comme des siècles, et la bête ne bondissait pas. Clayton, tremblant de frayeur, était au bord de l'évanouissement. N'y tenant plus, Jane rouvrit les yeux. Et ce qu'elle vit la stupéfia.

« William, murmura-t-elle, regardez ! »

Clayton recouvra assez de sang-froid pour lever la tête. Une exclamation de surprise jaillit de ses lèvres : la bête gisait à leurs pieds, transpercée par une lance.

Jane Porter fit quelques pas, et comme Clayton s'avançait vers elle, elle tituba de faiblesse. Il la retint de justesse puis, la serrant contre son cœur, se pencha pour l'embrasser. Mais elle le repoussa doucement.

« Non, William. Ne faites pas cela. Je viens de vivre des siècles en l'espace d'un instant. Face à la mort, j'ai compris comment il me fallait vivre.

Je ne veux pas vous faire souffrir, mais il m'est impossible de tenir la promesse que je vous avais faite à l'étourdie. J'ai eu tort de vous laisser attendre si longtemps. Lorsque nous rentrerons parmi les nôtres, William, je ne vous épouserai pas.

— Mais, Jane, que voulez-vous dire ? s'écria-t-il. En quoi ce sauvetage inespéré vous empêche-t-il de m'épouser ? Vous ne vous sentez pas bien. Demain, vous aurez repris vos esprits et...

— Je n'ai jamais eu l'esprit aussi clair depuis près d'un an, répliqua-t-elle. Cette aventure a ravivé en moi le souvenir du seul homme que j'aie jamais aimé. Il est mort désormais, et je ne me marierai jamais : je ne pourrais pas vivre avec un époux moins courageux que lui sans le mépriser en comparaison. Comprenez-vous ?

— Oui », répondit Clayton.

Et il baissa la tête, le visage empourpré par la honte.

12

Les caves du trésor

Il faisait nuit lorsque Lâ, la grande prêtresse, retourna à la Chambre des Morts, apportant à manger et à boire pour Tarzan. Elle n'avait pas pris de torche et se dirigeait en tâtonnant contre les murs qui s'effritaient sous ses doigts. Par la fêlure du plafond, la lune jetait quelques rayons argentés.

Tarzan, qui s'était tapi dans l'ombre en entendant approcher, se leva pour la saluer dès qu'il la reconnut.

« Ils sont enragés, dit-elle. Jamais victime n'a échappé au sacrifice. Cinquante d'entre eux sont déjà partis à tes trousses. Ils ont fouillé tout le temple, excepté cette pièce-ci.

— Pourquoi craignent-ils de s'y aventurer ?

— C'est la Chambre des Morts. Les esprits reviennent ici pour accomplir les rites. Tu vois cet autel ? S'ils découvrent un vivant ici, ils le sacrifient au dieu Soleil. C'est pourquoi tous craignent d'entrer dans cette pièce.

— Mais toi ?

— Je suis la grande prêtresse, et cela me protège des morts. »

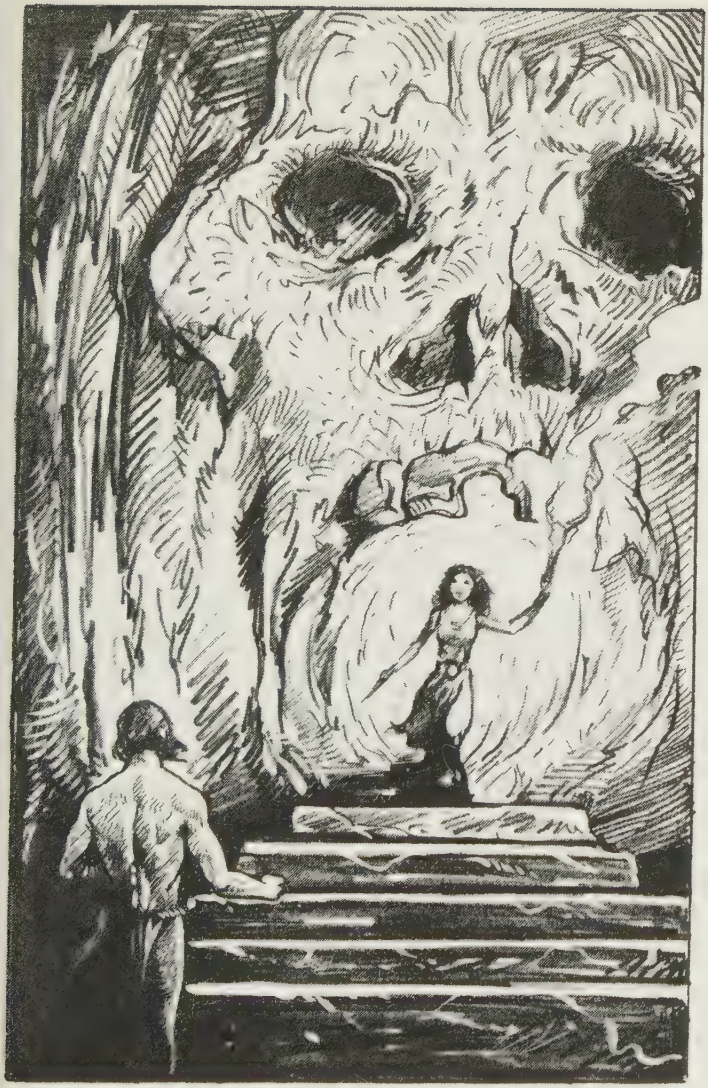
Lorsque Tarzan se fut restauré, elle le conduisit à nouveau dans la cave sous l'autel, où elle emprunta l'un des corridors. Pendant dix minutes, ils suivirent un chemin tortueux, jusqu'à une porte close. Tarzan entendit la serrure tourner, les gonds grincer.

« Tu seras en sécurité ici jusqu'à demain soir, déclara la grande prêtresse. Plus tard, je m'emploierai à te délivrer. »

Puis elle sortit, refermant la porte à clé.

Tarzan demeura seul dans des ténèbres épaisses. Ses yeux perçants ne distinguaient rien. Prudemment, il explora les quatre murs de la salle en s'aidant de ses mains.

C'était une petite pièce d'environ six mètres carrés, au sol de ciment et aux murs formés de blocs de granit parfaitement taillés selon une technique ancienne qui permettait de les assembler, sans maçonnerie. Il se trouvait sans doute dans les fondations mêmes de la Cité d'Opar.



Mais un détail attira l'attention de l'homme-singe. Pour en avoir le cœur net, il fit encore une fois le tour de la pièce sans fenêtres... En un point particulier, un courant d'air frais passait entre les blocs de pierre !

Tarzan essaya de déplacer plusieurs blocs, sans résultat, jusqu'au moment où son effort fut couronné de succès. Une pierre, d'environ vingt centimètres sur trente, céda sous la pression.

Après l'avoir retirée, il lui fut aisé de la faire suivre d'une douzaine d'autres. Et lorsque enfin il passa le bras à travers le mur, il ne sentit plus aucun obstacle. En quelques minutes, il eut suffisamment agrandi le passage pour pouvoir s'y faufiler.

Devant lui brillait une faible clarté. Il avança avec précaution, en rampant, jusqu'au moment où un brusque vide l'arrêta.

Aussi loin que ses mains pouvaient aller, il n'y avait qu'un trou béant, insondable. Et même lorsque, s'accrochant au mur des deux pieds, il se laissa glisser de toute sa longueur contre la paroi, il n'en toucha pas le fond.

Il se rétablit alors et regarda au-dessus de lui. Un petit coin de ciel étoilé brillait, dans une ouverture circulaire... Il se trouvait donc au bord d'un puits, ce qui écartait toute possibilité de fuite. Bientôt, la lune apparut dans la por-

tion de ciel au-dessus de lui. Tarzan distingua de l'eau au fond du trou, et de l'autre côté du puits, sur la paroi opposée, une ouverture. Peut-être un passage vers la liberté ?

Soucieux de dissimuler sa fuite, il rebroussa chemin jusqu'au mur et replaça les pierres qu'il avait ôtées. Le puits était large de cinq mètres environ : il les franchit d'un bond et s'engagea dans le tunnel étroit.

Au bout d'une trentaine de mètres, il découvrit une lourde porte de bois barricadée. Il souleva la barre poussiéreuse et attendit un peu, avant de pousser la porte, pour s'assurer que le bruit n'avait pas réveillé les habitants de la cité.

Puis il entra dans une vaste salle contre les murs de laquelle il découvrit, en tâtonnant, des piles de lingots de métal. Ils étaient trop nombreux pour qu'il puisse s'agir d'or, mais à tout hasard Tarzan en emporta un.

Au bout de la salle se trouvait une nouvelle porte barricadée et également poussiéreuse. Tarzan reprit espoir : de toute évidence, il s'agissait d'un chemin désaffecté qui menait vers l'ouest, hors de l'enceinte de la cité.

Ayant cheminé une demi-heure de corridors en corridors, il sentit enfin sous ses pieds nus des marches de granit, taillées à même le roc. L'escalier montait en spirale. A un brusque

tournant, l'homme-singe découvrit une faille dans la muraille. Au-dessus de lui, les étoiles brillaient dans le ciel, et un chemin en pente le conduisit au sommet d'un immense rocher de granit.

La Cité d'Opar s'étendait à bonne distance, avec ses dômes et ses tourelles scintillant sous le clair de lune. Tarzan contempla le lingot qu'il avait emporté, brillant dans la clarté argentée de la nuit, puis les édifices en ruine.

« Opar... murmura-t-il. Cité enchantée, témoin d'un passé disparu. Cité de la beauté et de la bestialité, de l'horreur et de la mort, mais cité aux richesses fabuleuses... »

Le lingot était d'or pur.

Le soleil venait de se lever lorsque Tarzan atteignit la montagne où il avait campé naguère avec ses guerriers. Une colonne de fumée s'élevait au-dessus des arbres, dans la forêt proche.

« Des hommes, murmura-t-il. Seraient-ce les cinquante qui sont partis à mes trousses ? »

Il poursuivit son chemin en direction de la fumée, jusque dans la forêt. D'arbre en arbre, il se fraya un chemin jusqu'à ce qu'il découvre, accroupis autour d'un feu, ses guerriers waziri.

« Levez-vous, s'écria-t-il dans leur langue. Et venez saluer votre roi ! »

Les hommes se dressèrent avec des exclamations de surprise et de peur, prêts à fuir. Mais lorsque Tarzan sauta lestement de sa branche

au milieu d'eux, ce fut l'euphorie générale. Leur chef était revenu ! Ce n'était pas un esprit ! Ils étaient fous de joie.

« Nous avons fui comme des lâches, ô Waziri, s'écria Busuli. Mais une fois notre peur envolée, nous avons juré de retourner te sauver, ou du moins te venger. Nous étions en chemin.

— Avez-vous vu cinquante guerriers effroyablement laids entrer dans la forêt ?

— Oui, Waziri. Nous les avons croisés hier soir. Ils n'avaient pas d'armes et nous les avons entendus approcher de très loin. Ils marchaient sur leurs jambes très courtes, et parfois ils se mettaient à quatre pattes, comme Bolgani le gorille. Ils étaient cinquante, et vraiment effroyables, ô Waziri ! »

Tarzan leur conta ses aventures et leur proposa de retourner dans les caves d'Opar, à la nuit, pour prendre tout ce qu'ils pourraient de ce trésor immense. Ainsi firent-ils toute la nuit durant.

Leur voyage de retour fut ralenti par les lourdes charges d'or qu'ils portaient, mais pas un ne s'en plaignit. Au bout de trente jours, un peu avant d'arriver au village, Tarzan leur commanda de retourner voir leurs femmes et leurs enfants. Les guerriers déposèrent l'or près d'un lieu connu de lui seul.

C'était la clairière où les anthropoïdes se réunissaient pour tenir conseil. Dans cet amphithéâtre de verdure, protégé par des ronces inextricables, même Sheeta le léopard ne pouvait se glisser, et Tantor l'éléphant ne pouvait, malgré sa force de géant, en forcer l'entrée.

Il fallut des dizaines de voyages à Tarzan pour transporter les lingots dans la cachette et les enterrer dans une tranchée qu'il creusa à même le sol. Cette nuit-là, il dormit dans la clairière.

Le lendemain, avant de retourner chez les Waziri, il décida de rendre visite à sa case. Il trouva toutes ses affaires comme il les avait laissées, et partit chasser dans la jungle avec l'intention de revenir festoyer et dormir confortablement.

Il flâna le long d'une grande rivière qui se jetait dans la mer à quelques kilomètres de sa case. Soudain, il renifla l'odeur qui fait tressaillir tous les habitants de la jungle : celle de l'homme blanc.

Le vent soufflait de la mer. Tarzan sut que les hommes se trouvaient à l'ouest par rapport à lui, et discerna, mêlée à leur odeur, celle de Numa le lion.

« Je ferais mieux de me dépêcher, se dit-il. Numa cherche une proie. »

D'arbre en arbre, il parvint à l'orée de la jungle. Là, il découvrit de dos un homme vêtu

comme un primitif, prostré et la tête dans les mains, et une jeune femme pétrifiée. En face d'eux, un vieux lion famélique se préparait à bondir sur ces proies faciles.

Il n'y avait pas une seconde à perdre. Tarzan n'eut que le temps de brandir sa lance. Son bras s'éleva ; l'espace d'un instant, la lance demeura comme suspendue au-dessus de son épaule herculéenne, puis elle traversa le feuillage avant de se ficher dans la chair du fauve, en plein cœur. Le lion roula aux pieds des victimes qu'il convoitait, sans un bruit. Il était mort.

Pendant un moment, les deux malheureux demeurèrent immobiles. Puis la jeune femme releva la tête et, en même temps qu'elle apercevait le cadavre du lion, Tarzan découvrit son ravissant visage.

Il n'en crut pas ses yeux. Était-ce possible ? C'était Jane, la femme qu'il aimait...

Mais bientôt l'homme se releva et s'approcha d'elle. Lorsqu'il la prit dans ses bras et se pencha pour l'embrasser, un voile rouge s'abattit devant les yeux de l'homme-singe. Son ancienne blessure se réveilla, et avec elle la rage de tuer.

Une expression effrayante passa sur son visage. Il ajusta une de ses flèches empoisonnées à son arc et, les yeux brillants d'une lueur farouche, il visa l'homme qui lui tournait le dos, inconscient du danger.

Un instant, il contempla le trait dirigé vers le cœur de son rival, vibrant dans l'espace de la corde tendue.

Mais il ne tira pas.

Lentement, la corde se détendit, la flèche tomba, et Tarzan, baissant la tête, s'en retourna dans la jungle, le cœur désolé, vers le village de ses Waziri.

13

Les cinquante Effroyables

Pendant de longues minutes, Jane Porter et William Clayton regardèrent en silence le fauve mort dont ils avaient failli être la proie.

La jeune fille fut la première à briser le silence après son aveu spontané.

« Qui a bien pu nous sauver de la sorte ? murmura-t-elle.

— Dieu seul le sait !

— Si c'est un ami, pourquoi ne se montre-t-il pas ? Nous devrions l'appeler pour le remercier. »

Comme un automate, Clayton lui obéit, mais son appel resta sans réponse.

Jane frissonna.

« Mystérieuse et terrible jungle ! Ici, même les témoignages d'amitié sont effrayants.

— Nous ferions mieux de retourner à l'abri, déclara Clayton. Vous y serez plus en sûreté. Puisque je ne suis même pas capable de vous protéger... »

Elle perçut l'amertume de ces propos et regretta de l'avoir humilié.

« Ne parlez pas ainsi, William, répliqua-t-elle vivement. Vous avez fait de votre mieux. Vous avez été noble, prompt à vous sacrifier pour moi, courageux... Vous n'êtes pas coupable de n'être pas un surhomme. Je n'en connaissais qu'un, oui, un seul capable de faire mieux que vous. Dans la confusion de tout à l'heure, je me suis mal exprimée, mais je ne voulais pas vous blesser. Comprenez seulement que je ne peux pas vous épouser, car notre mariage serait voué à l'échec.

— Je crois comprendre, répondit-il. Mais ne parlons plus de cela, au moins jusqu'à notre retour dans le monde civilisé. »

Le lendemain, l'état de Thuran empira. Sa fièvre avait tourné au délire, et rien ne parvenait à le soulager. Clayton ne mettait d'ailleurs pas beaucoup de zèle à le soigner, considérant que son état le tenait heureusement éloigné de Jane.

Il avait extrait la lourde lance du flanc du lion, si bien qu'il partit chasser, ce jour-là, avec

un sentiment de sécurité nouveau. Il s'aventura donc plus loin dans la jungle qu'il n'avait jamais été.

Jane, peu désireuse de rester dans la cabane avec le Russe délirant, était descendue au pied de l'arbre. Elle n'osait s'aventurer plus loin que l'échelle sommaire construite par Clayton pour lui permettre de gagner l'abri. Du moins pouvait-elle, de là, contempler la mer dans l'espoir de voir arriver un bateau.

Elle tournait donc le dos à la forêt. Elle ne vit pas, entre les hautes herbes, la face brutale qui l'observait. Des yeux chafouins, injectés de sang, épiaient le moindre de ses mouvements, vérifiant de temps à autre que la plage était déserte.

Une seconde tête apparut, puis une autre, et des dizaines. La voix de Rokoff-Thuran en proie à son délire s'élevant soudain, les brutes aussitôt se dissimulèrent dans l'herbe. Mais comme la jeune fille ne réagissait pas, ils s'enhardirent.

Une par une, leurs silhouettes grossières émergèrent de la forêt, à pas feutrés. Un bruissement d'herbes attira l'attention de Jane. Elle se retourna et, découvrant ses assaillants, elle sauta sur ses pieds avec un cri de terreur, au moment même où ils se jetaient sur elle.

L'un de ces gorilles à figure humaine l'enleva dans ses bras poilus et l'emporta dans la jungle.

Une main immonde s'abattit sur la bouche de la jeune femme, étouffant ses appels à l'aide. Après les semaines de torture qu'elle venait d'endurer, c'était plus qu'elle n'en pouvait supporter. Ses nerfs épuisés cédèrent sous le choc, et elle s'évanouit.

Jane reprit conscience quelque part au cœur de la forêt vierge. Il faisait nuit, un feu immense brûlait dans la clairière. Autour d'elle, cinquante hommes à l'aspect repoussant étaient accroupis, la face recouverte de cheveux hirsutes, les bras démesurément longs et les jambes tordues.

Comme des animaux, ils mastiquaient une nourriture répugnante : une espèce de ragoût fumait dans un pot posé au coin du feu, et l'un après l'autre, ils y piochaient des morceaux de viande.

Découvrant que la captive avait repris ses esprits, l'un d'eux lui tendit, dans sa main puante, un morceau de ce plat infect. Elle le laissa rouler près d'elle, fermant les yeux de dégoût.

Leur voyage à travers la forêt dura des jours et des jours. Les pieds en sang, épuisée, Jane avançait dans la chaleur étouffante, mi-poussée, mi-tirée. Dès qu'elle tombait, le plus proche de ces êtres immondes la relevait à coups de pied.

Deux jours avant d'atteindre leur but, ils trouvèrent leur prisonnière évanouie, dans un tel état d'épuisement que les coups ni les menaces ne pouvaient la forcer à se relever. Ils durent donc la porter jusqu'à la fin du voyage. Le surlendemain, comme le soleil se couchait, elle aperçut, dans la semi-inconscience où elle était plongée, les murs à demi effondrés d'une cité immense. Où l'emportait-on ? Elle n'en avait cure désormais, attendant la mort comme une délivrance.

Enfin, ils pénétrèrent dans la Cité. Jane fut entourée d'une foule de curieux, parmi lesquels des femmes, à l'apparence moins horrible que ses ravisseurs. En découvrant ses semblables, un faible espoir s'alluma dans le cœur de la jeune fille.

On la mena dans une cave obscure et voûtée, et on l'abandonna à même le sol de terre battue, avec une cruche d'eau et un peu de nourriture.

Pendant une semaine, elle ne vit que les femmes qui venaient lui apporter sa pitance. Elle recouvrait ses forces peu à peu... Bientôt, elle serait en état d'être présentée au dieu Soleil !

Fort heureusement, Jane ne se doutait pas du sort qu'on lui réservait.

Après avoir sauvé Clayton et Jane des griffes de Numa, Tarzan était reparti dans la jungle, le cœur empoisonné de tristesse.

Sa seule consolation était de n'avoir pas cédé à l'élan de jalousie aveugle qui l'avait envahi. Découvrir Jane en compagnie de Clayton, c'était plus qu'il n'en pouvait supporter. La femme qu'il aimait, sa femme, sa compagne, dans les bras d'un autre !

La loi de la jungle lui dictait la vengeance, mais au dernier moment, un élan chevaleresque de sa vraie nature avait arrêté son bras. Il s'en félicitait à tout instant.

Il avait d'abord décidé de retourner parmi les Waziri, mais à présent cette idée lui répugnait. Il ne pouvait plus supporter la compagnie des humains. Du moins, voulait-il demeurer solitaire pendant quelque temps, jusqu'à ce que sa blessure se fût refermée. Comme ses compagnons les fauves, il préférait souffrir seul et en silence.

Cette nuit-là, il retourna dormir dans la clairière des anthropoïdes, et il en fit son campement pendant quelques jours, partant chasser à l'aube et revenant le soir. L'après-midi du troisième jour, il rentra plus tôt que d'ordinaire.

Allongé sur l'herbe grasse, il entendit un son familier. Les Grands Singes passaient non loin de là, il en était sûr ! Il demeura en alerte, l'oreille aux aguets. Les anthropoïdes approchaient.

Il se dissimula dans les branches d'un arbre, attendant leur arrivée qui ne tarda pas. Une

tête poilue apparut entre les branchages, puis il y eut un bruit de conversation étouffé, dont l'homme-singe saisit des bribes.

« La clairière est vide... Allons-y... »

Le chef arriva le premier, suivi de toute sa tribu. Il y avait des adultes et quelques jeunes. Des bébés s'accrochaient au cou velu de leur mère.

Tarzan reconnut la plupart d'entre eux. C'était la tribu dans laquelle il avait été élevé, et nombre de ces grands singes avaient été ses compagnons de jeu. Il se demanda si on le reconnaîtrait. La mémoire des singes est courte, et deux ans d'absence, pour eux, valent une éternité.

En épiant leur conversation, il apprit qu'ils étaient réunis pour choisir un nouveau roi, l'ancien étant tombé d'un arbre. Perché sur sa branche, l'homme-singe ne perdait rien du spectacle. Il s'avança jusqu'à devenir visible.

Une femelle l'aperçut la première et le signala par une série de cris gutturaux. Alors les mâles se dressèrent de toute leur taille pour mieux voir l'intrus, et, avec des grognements effrayants, ils lui montrèrent les crocs.

« Karnath, c'est moi, Tarzan ! déclara l'homme-singe dans l'idiome de sa tribu. Rappelle-toi, ensemble nous avons joué des tours à Numa lorsque nous étions jeunes. Nous lui jetions des branches et des noix ! »

La bête sauvage demeurait immobile, la face crispée dans une grimace d'étonnement où perçait une lueur d'intelligence.

« Et toi, Magor, poursuivit Tarzan, te rappelles-tu ton ancien roi ? C'est moi qui ai tué le puissant Kerchak. Regarde-moi ! Je suis Tarzan, le grand chasseur, le combattant invincible ! Combien de saisons avons-nous passées ensemble ? »

Les singes avançaient toujours, mais leur expression menaçante avait fait place à la curiosité. Ils se consultèrent un moment.

« Que cherches-tu parmi nous ? demanda Karnath.

— La paix. »

Nouveau conciliabule. Enfin Karnath parla.

« Viens en paix parmi nous, Seigneur Tarzan. »

Et l'homme-singe glissa prestement le long d'une liane parmi les siens, sauvages et féroces. Il venait de franchir la dernière étape, et de retourner à la vie primitive.

On ne lui réserva pas l'accueil qu'il aurait eu parmi les humains après deux ans d'absence. Les singes reprirent tout simplement leurs activités, avec un nouveau membre dans la tribu.

Tout d'abord, un jeune qui ne se rappelait pas l'avoir connu voulut montrer les dents et le remettre à sa place. Mais Tarzan, loin de se laisser intimider, riposta.

Il saisit son adversaire à la gorge et l'étouffa un moment, pas assez longtemps pour le tuer mais suffisamment pour prouver à tous qu'il était toujours le maître.

La leçon fut profitable. Les jeunes apprirent à le respecter, et les anciens ne songeaient pas à contester son pouvoir. Les femelles l'évitèrent d'abord, poussant de petits cris à son approche, mais comme il ne les attaquait pas, elles s'habituèrent à lui.

Il chassait avec sa tribu, comme par le passé. Bientôt les singes comprirent que son intelligence, sa dextérité et ses armes étranges lui permettaient de rapporter de l'excellent gibier, et très vite ils le considérèrent à nouveau comme leur chef.

Avant de quitter la clairière pour reprendre leur marche dans la forêt, ils l'élurent solennellement.

Tarzan était satisfait de son sort. Ce n'était pas le bonheur, certes, mais le bonheur lui était interdit à jamais, et au moins, il était loin de tout ce qui pouvait raviver son chagrin. Il avait même décidé de ne plus revoir ses amis waziri : il renonçait pour toujours à la compagnie des hommes. Parmi les singes il avait grandi, singe il mourrait.

Mais peu à peu, l'idée que Jane se trouvait à quelques kilomètres de là, et peut-être en danger, recommença à le torturer. Comment pou-

vait-il, si jaloux et malheureux qu'il fût, la laisser seule avec cet incapable de Clayton ? Il se résolut à retourner vers la côte pour veiller sur eux.

Mais des nouvelles inattendues modifièrent ses projets.

Un jeune mâle de la tribu, parti un mois plus tôt en quête d'une compagne, revenait de son voyage dans la jungle, nanti d'une femelle. Tel un chevalier primitif, il s'empressa de raconter ses aventures avant de les avoir complètement oubliées : il avait rencontré une tribu de singes à l'allure surprenante, tous des mâles, avec de longs poils, et accompagnés d'une femelle à la peau plus claire.

« Plus claire que lui », précisa-t-il en désignant Tarzan.

L'intérêt de l'homme-singe s'aiguisa à ces mots. Il se mit à harceler de questions le voyageur.

« Ces mâles, étaient-ils petits avec des jambes courtes et tordues ?

— Oui.

— Ils portaient la peau de Numa et de Sheeta sur les hanches, ils avaient des couteaux, des bâtons ?

— Oui.

— Et des anneaux jaunes autour des bras ?

— Oui.

— Et elle, la femelle, était-elle petite et mince, avec une peau très blanche ?

— C'est cela.

— Avait-elle l'air d'aller avec eux, ou la traînaient-ils, comme une prisonnière ?

— Ils la tiraient par le bras, ou par les longs poils qu'elle portait sur la tête. Ils la battaient aussi. Oh, comme c'était drôle ! »

Mais Tarzan, loin de rire, laissa échapper une sourde exclamation.

« Où étaient-ils quand tu les as rencontrés ?

— Du côté du fleuve, là-bas. Ils s'apprêtaient à le remonter.

— Quand était-ce ?

— Il y a une demi-lune. »

Sans plus attendre, l'homme-singe bondit dans l'arbre le plus proche et, saisissant une liane, vola vers l'est à la vitesse d'un esprit. Il s'en allait vers la Cité oubliée d'Opar...

14

Retour à Opar

Jane Porter n'aurait pu dire combien de jours elle resta couchée dans la cave obscure d'Opar. Pendant un temps, elle eut la fièvre et délira, mais peu à peu ses forces revinrent.

Lorsque, enfin, elle parvint à se relever, elle parcourut sa prison d'un pas chancelant, se soutenant d'une main contre le mur. Ses ravisseurs l'observaient avec un intérêt croissant : le jour du sacrifice approchait et leur victime devenait présentable.

Le jour arriva. Une jeune femme que Jane n'avait jamais vue vint la chercher dans sa prison. Une sorte de cérémonie se déroula et Jane, à l'idée que ce peuple avait quelque reli-

gion, se rasséréna tout à fait : des serviteurs de Dieu ne pouvaient la maltraiter.

Elle les suivit donc sans réticence le long des corridors sombres, dans les escaliers de pierre, jusqu'à une cour vivement éclairée.

Mais lorsqu'elle découvrit l'autel de pierre, couvert de taches brunâtres, un doute s'insinua dans son esprit. Et quand on se jeta sur elle pour lui ligoter les chevilles et les poignets, ce doute devint effroi. Jetée comme un paquet sur l'autel, elle perdit tout espoir et se mit à trembler de frayeur.

Les fidèles entamèrent une danse grotesque. Pétrifiée d'horreur, la jeune fille les contemplait sans un cri, redoutant le pire. Lorsque la grande prêtresse pointa sur elle son long coutelas, elle sut que son destin était scellé.

Le coutelas descendait lentement vers sa poitrine. Jane ferma les yeux, et se mit à prier avec ferveur. Puis, épuisée d'horreur, elle s'évanouit.

Jour et nuit, Tarzan courut à travers la forêt vierge pour rejoindre la Cité en ruines. La femme qu'il aimait gisait là, prisonnière, peut-être morte.

En un jour et une nuit, par le chemin des arbres, évitant les obstacles, bondissant de liane en liane, il parcourut la distance que cinquante hommes à pied mettent une semaine à parcourir.

Une seule idée l'obsédait : Jane, aux prises avec les dégénérés d'Opar, les adorateurs du Soleil, son corps frêle étendu sur l'autel sanglant...

Enfin, il atteignit les collines qui bordaient la vallée interdite. Les ruines sinistres d'Opar s'étendaient à ses pieds. Un élan nouveau le porta, courant sur le sol poussiéreux, vers l'objet de sa quête.

Arriverait-il à temps ? Malgré l'évidence, un espoir fou le guidait. Au pire, il se vengerait cruellement. Il se sentait capable de massacrer toute la population. Il était près de midi lorsqu'il atteignit le rocher de granit où aboutissait le passage secret qui s'enfonçait sous la ville.

Il s'engouffra dans le tunnel sombre qui conduisait au trésor, traversa les chambres secrètes et arriva devant le puits. En tendant l'oreille, il entendit les chants et les danses macabres qui précédaient le sacrifice. La voix de Lâ s'élevait parmi celles des fidèles, il la reconnut sans peine.

Était-ce la cérémonie même qu'il voulait empêcher à tout prix ? Un frisson d'horreur le glaça de la tête aux pieds. Arrivait-il trop tard, ne fût-ce que d'un instant ?

Comme un cerf aux abois, il bondit au-dessus du puits, traversa le mur aux pierres descellées et se retrouva dans la petite prison. Mais la porte de bois l'arrêta. Il eut beau s'y jeter de toute sa force, les barres résistaient.

Il ne restait qu'une solution pour sauver Jane : revenir sur ses pas et entrer dans la ville par le haut. Il arriverait sans doute trop tard, mais aucun autre moyen ne s'offrait à lui.

Il refit donc le chemin à l'envers. Arrivé au puits, il entendit à nouveau la voix de la grande prêtresse. Levant la tête, il aperçut l'ouverture à moins de vingt pieds, si proche qu'il fut tenté de sauter jusqu'à elle et d'atteindre ainsi la cour intérieure.

Si seulement il avait pu accrocher l'extrémité de sa corde au bord de cette ouverture ! En un éclair, l'idée jaillit. C'était possible.

Se retournant vers le mur, il saisit une des dalles de granit descellées et l'attacha solidement au bout de sa corde. Il la prit à deux mains, la balança une ou deux fois en visant bien et l'envoya en l'air de manière qu'elle décrive une courbe et retombe de l'autre côté de la margelle.

Puis il tira sur sa corde, s'assurant que la dalle était calée en haut du puits, et se jeta au-dessus du noir précipice. Pendant un instant affreux, alors qu'il se balançait dans le vide, la corde glissa sous son poids. La pierre raclait le mur au-dessus de lui. Puis elle s'immobilisa brusquement. La dalle s'était arrêtée juste au bord.

L'homme-singe se mit à grimper avec vigueur. L'instant d'après, il atteignait la margelle du puits. La cour était déserte. Tous les habitants d'Opar assistaient au sacrifice.

Tarzan entendait la voix de Lâ, toute proche, dans la cour voisine. La danse avait cessé. Le poignard allait s'abattre. Guidé par la voix de la prêtresse, Tarzan se mit à courir.

Il déboucha directement dans la salle de l'autel. Prêtres et prêtresses, leur coupe d'or à la main, attendaient sur deux files que le sang coule.

La main de Lâ descendait lentement vers la jeune fille frêle et blanche, étendue sans mouvement sur la pierre. Dans un sursaut, presque un sanglot, Tarzan reconnut la femme qu'il adorait. Alors la rage s'alluma en lui, et grondant comme un gorille en colère, il se jeta dans la foule, pareil au lion furieux.

Saisissant le casse-tête d'un prêtre, il se mit à frapper dans toutes les directions pour tracer son chemin vers l'autel. Lâ, surprise par cette irruption, avait suspendu la course de son poignard. Lorsqu'elle reconnut Tarzan, son visage blêmit.

Elle n'avait jamais compris comment, enfermé dans la prison souterraine, il était parvenu à s'échapper. En fait, elle n'avait jamais eu l'intention de le libérer : le beau visage et la musculature puissante de cet étranger l'avaient troublée, car avant d'être prêtresse, elle était femme.

Son esprit habile lui avait soufflé une fable propre à satisfaire les plus crédules : elle aurait

prétendu que le dieu Soleil lui ordonnait de prendre cet homme pour époux. Comment n'aurait-il pas préféré le mariage au sacrifice ?

Mais lorsqu'elle était venue lui exposer ses projets, il n'était plus là malgré la porte close. Et le voilà qui revenait, comme par miracle, semant la mort parmi ses prêtres !

Un instant, elle oublia sa victime. Avant qu'elle ait pu reprendre ses esprits, le géant blanc se tenait devant elle, soulevant dans ses bras la jeune fille qu'elle s'apprêtait à sacrifier.

« Écarte-toi, Lâ, cria-t-il. Tu m'as sauvé une fois et je ne te veux pas de mal. Mais si tu bouges, si tu essaies de me suivre, je te tuerai, toi aussi. »

Tout en parlant, il se glissait sous l'autel, à l'entrée des caves souterraines.

« Mais qui est-elle ? demanda Lâ, désignant la jeune fille évanouie.

— Ma femme », répondit le Seigneur des Singes.

Un instant, Lâ demeura muette, les yeux grands ouverts. Puis une expression de désespoir absolu passa sur ses traits, ses larmes se mirent à couler et elle s'effondra sur le sol glacé avec un petit cri.

Un essaim d'hommes, tous plus effroyables les uns que les autres, se lancèrent à la poursuite de l'homme-singe, mais quand ils arrivèrent sous l'autel, il avait disparu. Il avait retrouvé le passage qui menait au puits.

Ses poursuivants éclatèrent de rire, le croyant piégé, et s'apprêtèrent à guetter sa sortie. Cependant Tarzan, portant dans ses bras Jane toujours évanouie, suivit le chemin connu de lui seul et quitta la cité d'Opar.

Arrivé à la lisière de la forêt, d'où il pouvait encore surveiller les collines pour repérer d'éventuels poursuivants, il déposa Jane à terre et s'en alla chercher de l'eau à un ruisseau proche pour la ranimer. Il lui rafraîchit le visage et les mains, mais en dépit de ses efforts, la jeune fille demeura évanouie. Très inquiet, il la reprit dans ses bras et poursuivit son chemin vers l'ouest.

Jane ne reprit connaissance qu'à la tombée du jour. Les yeux fermés, elle chercha d'abord à se rappeler où elle était et ce qui se passait. L'autel, la terrible prêtresse, le coutelas qui descendait... Elle frémit.

« Je suis sans doute morte. »

Alors, seulement, elle trouva le courage d'ouvrir les yeux. Ce qu'elle découvrit confirma son triste pronostic. Elle reposait dans les bras de son amour mort, qui la transportait dans un paradis planté d'arbres.

« Si c'est la mort, murmura-t-elle, je remercie Dieu de m'avoir fait mourir.

— Jane ! Vous avez parlé, s'écria le Seigneur des Singes.

— Oui, Tarzan », répondit-elle.

Et pour la première fois depuis des mois, son visage s'éclaira d'un sourire radieux.

Tarzan s'arrêta dans une petite clairière, au bord d'un ruisseau.

« Dieu merci, dit-il, je suis arrivé à temps.

— A temps ? Que voulez-vous dire ?

— A temps pour vous arracher à cet autel et vous sauver de la mort, ma chérie. Vous ne vous souvenez pas ?

— Mais, Tarzan, ne sommes-nous pas morts tous les deux ? »

Il l'avait déposée dans l'herbe, le dos contre un arbre, et se tenait en face d'elle pour la contempler tout à loisir. A ces derniers mots, il éclata de rire.

« Morts ? J'espère bien que vous ne l'êtes pas, et quant à moi, les habitants d'Opar pourront témoigner de ce que je suis tout ce qu'il y a de plus vivant.

— Mais M. Thuran et Hazel m'ont affirmé que vous étiez tombé dans l'océan, à des milles de la côte...

— Comment vous convaincre que je ne suis pas un fantôme ? Voyons, il est vrai que cet excellent M. Thuran m'a poussé par-dessus bord, mais je ne me suis pas noyé. Je vous raconterai tout cela plus tard. Je suis bien vivant, et me voilà à nouveau dans l'état sauvage où vous m'avez connu. »

Lentement, la jeune fille se leva et s'approcha de lui.

« Je n'arrive pas à y croire, murmura-t-elle. Comment un tel bonheur est-il possible ? Embrassez-moi, je vous en prie, avant que ce rêve ne m'abandonne pour toujours. »

Les bras de l'homme-singe se refermèrent sur elle.

Après cette étreinte, ils demeurèrent silencieux un long moment. Le passé, les épreuves subies, le malheur, tout s'effaçait devant cette minute.

La jeune fille parla la première.

« Qu'allons-nous faire, mon chéri ? Où irons-nous ?

— Où préférez-vous aller ? Que préférez-vous faire ? répondit-il.

— Je veux vous suivre toujours, Tarzan, et ne faire que ce que vous commanderez.

— Mais Clayton, votre mari ? »

La réalité reprenait ses droits.

« Nous ne sommes pas mariés ! s'écria Jane. Et j'ai rompu mes fiançailles. »

Alors, délivrés de tous leurs soucis, ils se racontèrent longuement les événements qui avaient présidé à leurs retrouvailles.

15

L'adieu à la jungle

Il leur fallut plusieurs jours pour rejoindre la côte. Lorsque le chemin était dégagé, ils marchaient la main dans la main, sous les frondaisons majestueuses de la forêt vierge. Lorsque le sous-bois était trop dense, Tarzan enlevait la jeune femme dans ses bras, comme une plume.

Les journées leur semblaient trop courtes. Ils auraient pu prolonger indéfiniment le voyage, mais Jane savait Clayton en mauvaise posture et ils voulaient lui porter secours au plus vite.

A une journée de la côte, ils rencontrèrent un petit groupe de guerriers qui faisaient route vers l'ouest. Tarzan poussa un cri de joie en les reconnaissant : c'étaient des Waziri, et Busuli était du nombre !

En reconnaissant leur chef qu'ils avaient cherché pendant des semaines, ils se mirent à danser et à rire.

La présence de la jeune fille blanche leur causa un grand étonnement, mais lorsque Tarzan leur expliqua qu'il allait l'épouser, leur joie ne connut plus de bornes et ils s'empressèrent de lui témoigner leur respect.

Les deux fiancés continuèrent leur route vers le rivage, escortés des joyeux Waziri qui dansaient en riant autour d'eux. Ils atteignirent enfin la plage et l'abri rustique dans l'arbre.

Personne ne répondit à leurs appels. Il n'y avait aucun signe de vie.

Tarzan grimpa prestement à l'arbre et, l'instant d'après, en sortit avec un seau vide qu'il lança à Busuli avec l'ordre d'apporter de l'eau. Jane reconnut le récipient dont Clayton se servait pour boire.

Sur un signe de l'homme-singe, elle monta à l'échelle rustique. Maigre, ravagé par la fièvre et la soif, le jeune Anglais gisait sur sa couche, le visage émacié et ravagé par la souffrance.

« Il vit encore, murmura Tarzan. Nous ferons tout notre possible, mais je crains qu'il ne soit trop tard. »

Il glissa un peu d'eau entre les lèvres de Clayton, baigna son front brûlant et ses membres amaigris. Le jeune homme ouvrit les yeux. D'abord, il parut ravi de trouver Jane à

son chevet, mais la vue de l'homme-singe lui causa une sorte d'effroi.

« N'ayez pas peur, mon vieux, tout va bien, dit Tarzan. Nous vous avons retrouvé à temps.

— Non, murmura Clayton en secouant faiblement la tête. C'est trop tard, je le sais. Mais c'est peut-être mieux ainsi. Je ne suis pas triste de mourir.

— Où est M. Thuran ? demanda la jeune fille.

— Il m'a quitté quand je suis tombé malade. C'est un monstre. Je l'ai supplié de me donner de l'eau, car je n'avais plus la force de me lever, mais il a bu devant moi, puis il a jeté le seau. Il m'a ri au nez, et il est parti. »

Cette évocation le ramena un instant à la vie. Se dressant sur sa couche, il dit d'une voix plus forte :

« Oui, je vivrai ! Je vivrai pour retrouver l'infâme et me venger ! »

Mais aussitôt il retomba sur sa couche, encore affaibli par l'effort.

« N'ayez crainte, promit Tarzan. Je me charge de Thuran. »

Clayton dormit plusieurs heures. Vers la fin de la journée, il revint à lui et appela la jeune fille.

« Jane... Sachez que je vous ai menti par peur de vous perdre. Je vous aimais tant... Ce n'est pas votre pardon que j'implore, mais il faut que je vous révèle quelque chose... »

D'une main tremblante, il fouilla dans la poche de son manteau et tendit à la jeune fille un morceau de papier jauni, tout chiffonné. Puis sa main retomba, inerte, sur sa poitrine, et il rendit son dernier soupir.

Tarzan recouvrit le corps de son manteau et Jane s'agenouilla au pied de la couche.

Plus tard, à travers ses larmes, elle déplia le message que le mourant lui avait confié. Il lui fallut relire plusieurs fois ces lignes adressées à Tarzan pour en comprendre le sens :

« *Empreintes digitales vous prouvent Greystoke. Félicitations. D'Arnot.* »

Elle tendit le télégramme à Tarzan.

« Il le savait et ne vous a rien dit...

— J'étais au courant, Jane. C'est moi qui ai laissé tomber ce papier dans la salle d'attente de la gare. Il a dû le ramasser.

— Et vous m'avez laissée croire que votre mère était une guenon !

— Mon titre et mes biens ne représentaient rien sans vous, ma chérie. En les réclamant, je vous en aurais privée... Me comprenez-vous ? »

Il avait l'air d'implorer son pardon. Elle lui prit les mains et murmura :

« Dire que j'ai failli renoncer à un amour comme le vôtre ! »

Le lendemain matin, ils reprirent leur route vers la case de Tarzan.

Quatre Waziri portaient le corps de Clayton : l'homme-singe avait tenu à ce qu'on l'enterrât auprès de Lord Greystoke.

Ils avaient déjà parcouru plus de la moitié du chemin quand les Waziri s'arrêtèrent, désignant avec stupéfaction un personnage étrange qui s'avançait vers eux. L'homme, coiffé d'un chapeau de soie lustré, marchait les bras croisés sur les pans de son habit noir.

Jane poussa un cri de surprise et, submergée de joie, courut vers lui. Au son de sa voix, le vieil homme ouvrit les bras tout grand alors que des larmes de bonheur coulaient sur son visage : c'était le professeur Porter.

En reconnaissant Tarzan, il crut d'abord à une hallucination. Comme tout le monde, il le pensait mort. Mais une fois convaincu que le « dieu de la forêt », comme Jane l'appelait, était bien vivant, il reçut un nouveau coup en apprenant le décès récent de Clayton.

« Je ne comprends pas, murmura-t-il. M. Thuran nous a affirmé que Clayton était mort depuis des jours !

— Thuran est avec vous ? demanda Tarzan.

— Oui. Il nous a rejoints et, ayant repéré votre case sur le chemin, nous y a conduits. Il se réjouira de vous savoir en vie tous les deux.

— J'en doute », dit seulement Tarzan.

Peu après, le groupe arriva à la clairière où se trouvait la case de Tarzan. Elle était pleine de

gens qui allaient et venaient, et le premier que l'homme-singe remarqua était Paul d'Arnot.

« Paul ! s'écria-t-il. Que faites-vous ici ? Sommes-nous tous devenus fous ? »

L'explication était simple : patrouillant avec son bâtiment, le lieutenant de vaisseau avait tenu à faire escale sur cette côte où tant de souvenirs l'appelaient. Il avait découvert Lord Tennington et ses naufragés, et s'apprêtait à les ramener le lendemain vers le monde civilisé.

Hazel Strong et sa mère, ainsi que M. Philander, furent très émus de retrouver Jane Porter saine et sauve. Tous s'accordaient à penser que seul Tarzan avait pu réaliser un tel miracle, et l'homme-singe, gêné, dut entendre leurs compliments et leurs louanges.

Lord Tennington et M. Thuran, partis chasser le matin même, n'étaient pas encore rentrés.

« Ce Rokoff, puisque c'est son véritable nom, sera bien surpris de vous voir, dit Jane à Tarzan.

— Sa surprise sera de courte durée », répondit l'homme-singe d'une voix qui alerta son amie.

Elle leva les yeux et, posant sa petite main sur son bras, le supplia de livrer le Russe à la justice française.

« Vous ne pouvez appliquer la loi de la jungle, mon ami. Ce serait un crime. »

Tarzan promit de suivre ses conseils.

Une demi-heure plus tard, Rokoff et Tennington émergeaient de la jungle, marchant côte à côte. L'Anglais fut le premier à remarquer une agitation inhabituelle.

« Qui sont ces gens sur la plage ? » demanda-t-il à son compagnon.

Levant les yeux, Rokoff rencontra le regard de l'homme-singe. Il blêmit.

« Sapristi ! » hurla-t-il.

Et, avant que Tennington comprenne ce qu'il faisait, il épaula son fusil et visa Tarzan. Mais l'Anglais était tout proche, et il détourna l'arme juste à temps. La détonation partit dans le vide.

Avant que Rokoff ait pu tirer un second coup de fusil, il fut désarmé par Tarzan. D'Arnot s'avança avec ses hommes et l'homme-singe leur livra le Russe sans mot dire.

Jane Porter s'avança vers Lord Tennington pour lui présenter le nouveau venu.

« Voici John Clayton, Lord Greystoke. »

L'Anglais, toujours poli, dut faire un effort pour ne pas manifester sa stupéfaction. Il se fit répéter plusieurs fois l'histoire de Tarzan avant d'être bien sûr que ses amis n'étaient pas devenus fous.

Au coucher du soleil, on enterra William Cecil Clayton auprès des tombes rustiques de son oncle et de sa tante, les parents de Tarzan. A la demande de ce dernier, trois salves furent

tirées à la mémoire « d'un homme de courage, qui avait su affronter dignement la mort ».

Le professeur Porter, qui avait été pasteur dans sa jeunesse, officiait. Pendant les funérailles, Tarzan demanda au commandant du navire de guerre de bien vouloir retarder le départ de quelques jours pour qu'il puisse aller à l'intérieur des terres chercher quelques « effets personnels ». L'officier accéda volontiers à sa demande.

Le lendemain, Tarzan et ses Waziri revinrent avec un premier chargement d'« effets personnels ». En découvrant les lingots d'or massif, tous se pressèrent autour de l'homme-singe et l'assaillirent de questions. Mais il se contenta de sourire, refusant de livrer le secret de son immense trésor.

« Il en reste encore des milliers, dit-il seulement. Lorsque j'aurai dépensé ceux-ci, je reviendrai en chercher d'autres. »

Deux jours plus tard, il rapportait au camp le reste de sa fortune. Les lingots furent chargés sur le bâtiment du lieutenant d'Arnot.

Le matin suivant, juste avant le départ, Tarzan confia à Jane une idée qui lui était venue.

« Les bêtes sauvages n'ont pas de sentiments, paraît-il. Pourtant, j'aimerais que nous nous mariions dans cette cabane où je suis né, près des tombes de mes parents, au beau milieu de cette jungle qui fut longtemps mon seul foyer.

— S'il est possible de conclure un mariage à l'ombre de la forêt vierge, j'accepte de tout mon cœur, répondit la jeune fille. Où pourrais-je trouver un lieu plus approprié pour épouser mon "dieu de la forêt" ? »

Consultés sur ce point, les autres assurèrent que cette cérémonie serait tout à fait légale, et qu'elle constituerait en outre une conclusion fort romantique à cette histoire d'amour hors du commun.

Tous s'assemblèrent dans la petite case et devant la porte pour assister à cette cérémonie où, pour la seconde fois en trois jours, le professeur Porter officiait.

D'Arnot devait être garçon d'honneur et Hazel Strong, demoiselle d'honneur. Mais au dernier moment, Tennington bouleversa tous les préparatifs en émettant une de ses fameuses idées originales.

« Si vous le voulez bien, Miss Strong, dit-il en lui prenant la main, je pense que ce serait épatant de faire un double mariage. »

Le lendemain, ils embarquèrent.

Sur le pont, un homme de haute taille, vêtu de flanelle blanche, et une jeune femme pleine de grâce, accoudés au bastingage, regardaient s'éloigner le rivage où dansaient une vingtaine de Waziri quasiment nus, agitant leurs lances au-dessus de leur tête en signe d'adieu à leur roi.

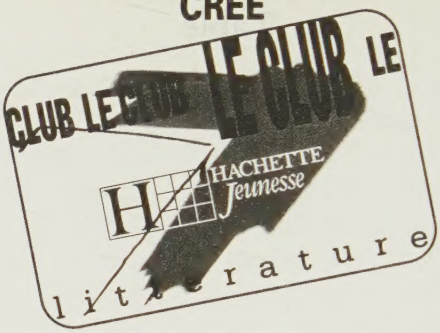
« Il me serait odieux de penser que je contemple la jungle pour la dernière fois, ma chérie, dit le jeune homme, si ce n'était pour entrer avec vous dans un monde nouveau, où nous serons heureux pour toujours. »

Et Tarzan, Seigneur de la Jungle, se pencha pour embrasser son épouse.

Table

1. Incidents sur le paquebot 5
2. Ce qui se passa dans la rue Maule . 19
3. La comtesse parle 29
4. Echec d'un complot 41
5. Deux bateaux se croisent 55
6. Le naufrage du *Lady Alice* 69
7. Retour à la nature 85
8. Le chef blanc des Waziri 99
9. La Cité de l'Or 107
10. Lâ 121
11. Les naufragés 137
12. Les caves du trésor 147
13. Les cinquante Effroyables 157
14. Retour à Opar 169
15. L'adieu à la jungle 179

HACHETTE JEUNESSE CREE



T A P E Z

36.15 HachetteL

Et retrouvez tout sur le CLUB Hachette Jeunesse Littérature.

Comment s'inscrire ?
Les activités et les avantages que propose le CLUB.
Des jeux, des concours avec des milliers de cadeaux à gagner.
Sur 3615 HachetteL, retrouvez également des informations sur les livres Hachette Jeunesse, les nouvelles parutions et demandez les catalogues des collections.

EN PLUS, LE CLUB EST GRATUIT !

IMPRIMÉ EN FRANCE PAR BRODARD ET TAUPIN
Usine de La Flèche, 72200.
Dépôt légal Imp : 6319H-5 – Edit : 6320.
20-07-8991-01-0 – ISBN : 2-01-021100-6.
Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse.
Dépôt : octobre 1993.

V
TZ
32

BIBLIOTHÈQUE VERTE Série

LE RETOUR DE TARZAN

Edgar Rice Burroughs
Illustration : Laverdet

Homme-singe, Tarzan ? Personne ne pourrait le croire, en voyant cet homme élégant qui hante les plus mondains des salons parisiens. Et pourtant, c'est bien lui qui pendant dix-huit ans vécut nu dans la jungle, parmi les gorilles et les fauves.

Mais nul n'échappe à son destin... De l'autre côté de l'Océan, l'Afrique est là, qui l'attend.

La mystérieuse Afrique, où dort la cité oubliée d'Opar...

9 782010 211003

HACHETTE Jeunesse

20.8991.0- 1993.10

Code prix

Y0-AZG-684